

Pauline Zalavari

Ce mémoire a été conçu sous la direction de

Elodie BECHERAS

Le chez-soi

**Une conception de l'espace entre
représentation, appropriation
et identification de l'habitation**

MASTER 2 Design Espace Couleur Lumière DECLE

ISCID MASTER MENTION DESIGN

Soutenance le 24 juin 2019

Jury : Elodie BECHERAS, Xavière OLLIER, Jack MARAUSSE



UN GRAND MERCI à

ELODIE BECHERAS

Enseignante chercheuse de conférence,
qui m'a aidé dans mon organisation.

TETSURO SHIMOJI

Architecte japonais à Okinawa,
qui m'a offert la chance de pouvoir travailler et découvrir
la culture architecturale au Japon.

MA MÈRE

Qui est toujours ma source d'inspiration
pour trouver les bonnes tournures de phrases et
pour son temps de relecture.

MA SŒUR

Pour son engouement et son investissement
à vouloir voyager autour du monde en Van.

ALICE VIRY

Pour les heures d'échanges et de partages
sur la thématique du chez-soi autour d'un thé.

AUX PERSONNES ANONYMES

Pour leur collaboration à ce projet et
ayant accepté de répondre à mes questions.

Le *chez-soi*

AVANT-PROPOS

« Qu'est-ce que le chez-soi ? »

Une question qui, dans sa première approche, était simple, évidente et naturelle pour une future architecte d'intérieur, mais qui a pris un intérêt tout particulier pour moi. Dans ma quête d'étude pour devenir architecte d'intérieur, j'aime à penser au-delà de la simple apparence de l'habitation et de l'habitant. Non seulement à questionner l'espace mais tout ce qui implique les problématiques autour de l'espace et son identité.

La définition du « chez-soi » est pour moi la base du métier, architecte d'intérieur. En effet, je souhaite étudier, chercher et répondre aux mieux à cette question, pour comprendre la relation d'appartenance et de proximité qu'il y a entre l'habitant et l'habitat, pour répondre à la demande du client.

– Qu'est-ce qu'un chez-soi ? – Comment le définir ? Comment le créer ou le construire dans un espace ? Est-ce plutôt un espace, la surface, la disposition ou la couleur d'un mur ? Ou peut-être est-ce plus sensible et matériel comme des meubles, des photos ? Après mes études de Design d'espace, cette question m'est restée dans la tête. Elle a continué à me fasciner autant qu'elle m'exaspère. Je suis tiraillée entre le rationnel et l'irrationnel d'un espace « chez-soi ». Un meuble doit-il être repeint pour lui donner une seconde vie et un second souffle, ou doit-il rester tel qu'il est, brut et naturel, laissant apparente l'usure du temps ? L'agencement de l'espace doit-il changer pour donner un nouveau dynamisme à l'intérieur ou doit-il rester comme il est, pour garder la confiance et la sécurité du client-habitant ?

Cette question relève tant du domaine de la philosophie que de la psychanalyse de l'espace, mais elle reflète toute ma réflexion sur la conception de l'espace et de l'habitation pour l'habitant.

Cette question est le fondement de mon envie d'étudier et je sais qu'après avoir fini ce mémoire, après m'être rapprochée au mieux, elle restera, trottant entre deux esquisses d'habitations et flottant dans ma tête pendant mes voyages. C'est pourquoi ce mémoire est une opportunité d'approfondir et de développer ce questionnement qui soulèvera d'autres problématiques au cours de mon métier. Comment l'architecte d'intérieur arrive-t-il à concevoir le chez-soi du client ? Comment arrive-t-il à interpréter sa demande et ses besoins ? Quels sont sa place et son rôle dans le chez-soi d'un habitant et d'une habitation ?

Après des recherches sur le sujet et des réflexions apportées par mes expériences et mes références durant mes études, cet écrit est une première étape de mon approche sur la problématique suivante « Comment crée, définir et construire le chez-soi ? »

INTRODUCTION

Ce que signifie l'expression *chez-soi* est plutôt difficile à définir. Rien que dans ma recherche de définition, j'obtiens une multitude de synonymes : Domicile, lieu, habitat, maison, vivre, valeur affective, foyer, intérieur, qui pourtant ne veulent pas exactement dire la même chose. Dans sa définition complète, le terme « *chez-soi* » est le « *Domicile, lieu où l'on habite* »¹ ou encore le « *domicile, maison où l'on vit (le plus souvent avec une valeur affective)* »², avec des synonymes tels que « *foyer* », « *intérieur* »³ et « *habitation* », « *toit* », « *logis* »⁴.

Ensuite, si l'on décompose le terme *chez-soi*, juste le mot *chez*, suivi d'un pronom, peut définir plusieurs espaces qui seront variables. On peut, par exemple, l'associer avec un autre mot pour désigner le sujet et la direction qu'il aura, pour désigner une ou plusieurs personnes (*chez moi, chez toi, chez eux, chez le boulanger...*), et ainsi diriger le terme vers un espace (« *chez-lui* » = *Son quartier ou sa ville*, « *chez-moi* » = *Mon pays*). La préposition *chez* permet de situer et de définir le sens et la tournure de la phrase. En y ajoutant le pronom *soi*, le *soi* désigne l'habitation, la personne, ses valeurs et ses codes. Il permet de donner un sens au sujet. Ainsi, le terme *chez-soi* traduit une dialectique précise, rationnelle et fondamentale entre le *chez* et le *soi*. C'est une relation entre un sujet (*soi*) et un espace variable (*chez*). Le terme « *chez-soi* » montre les nombreuses possibilités (*chez*) d'une situation spatiale, psychologique, sentimentale, culturelle, etc.

¹ Dictionnaire Hachette

² Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales CNRTL, Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la LANGue, Ortolang « *chez-soi* », <http://www.cnrtl.fr/definition/chez-soi>, consulté le 28 mars 2018

³ Dictionnaire Larousse

⁴ Synonymes et antonymes français, « *chez-soi* », <http://www.synonymes.com/synonyme.php?mot=chez-soi&x=0&y=0>, consulté le 28 mars 2018

Sous leur forme écrite, « chez-soi » et « chez soi », ne signifient pas la même chose. En effet, le trait d'union permet de lier et fusionner deux mots pour construire un mot composé et d'avoir un va-et-vient entre les deux mots : le *chez-soi*. Au contraire, si les mots ne sont pas unis, par un trait d'union, c'est qu'il s'agit d'une locution : « *Bienvenue chez moi !* ». Dans cet écrit, il sera question à analyser le terme *chez-soi*, avec le trait d'union, dans sa globalité et dans son rapport à l'espace, l'habitat et l'habitant.

Il est intéressant de voir que le *chez-soi* est une locution. C'est un mot inventé qui n'a pas de racine latine ou grecque (base de notre langue française). En traduction latine « *domus* » signifie « *domicile et demeure* ». La représentation du *chez-soi* ne pouvait pas se définir ou se contenir à notre domicile ou notre demeure. [Dans notre langue française] Nous avons donc inventé une expression qui va au-delà de la simple maison. Ainsi, comme nous pouvons le voir dans la déclinaison de « *domus* », le *chez-soi* se décline en « *aedes* » qui est plus rapproché de l'étymologie de « *foyer* ». Le terme « *aedes* » se rapproche aussi de « *aestus* » dont le sens étymologique est « *ardeur et feu* ». En d'autres termes, je m'avance à dire que le *chez-soi* pourrait se traduire par l'étymologie du « *feu qui anime le foyer* ». Comme il est sans rappeler que dans les maisons anciennes [ou encore de nos jours], le feu de cheminée est le point central d'une maison. La cheminée, le feu de bois est le centre du foyer, de la maison et donc du *chez-soi* : « *être autour du feu* ». Beaucoup plus loin dans le temps, en remontant vers les premiers êtres humains, le feu était le centre du foyer. C'était la source et le moyen de vivre. Ainsi, métaphoriquement, on pourrait dire que le *chez-soi* c'est ce qui nous anime dans notre *soi*.

C'est à se demander qu'est-ce qui habite une maison ? Qu'est-ce qui nous anime et nous définit ? Ce feu ardent qui se trouve en nous et dans notre *soi* intérieur. Quel est le feu qui anime notre *chez-soi* ?

« *Le chez-soi* »

C'est :

Mon pays, ma région, ma ville, mon quartier, ma route, ma rue, mon chemin, mon portail, ma boîte aux lettres, mes clés, mon porte-clés, mon immeuble, ma maison, mon appartement, ma porte, ma fenêtre, mes volets, ma baie vitrée, mon balcon, mon salon, ma cuisine, ma salle à manger, mon couloir, mon grenier, ma porte de chambre, ma chambre, mon lit, mon oreiller, mon tissu d'oreiller, mes draps, ma couette, ma lampe de chevet, mon étagère, mes livres, mes romans, mes cahiers, mon classeur, mon bureau, mes stylos, mes pinceaux, ma trousse, mon ordinateur, mon disque dur, ma souris d'ordinateur, mon tapis de souris, mon écran, ma chaise, mon plaid, mes posters, mes tableaux, mes affiches, mes photos, mes souvenirs, mes objet ... oubliés, perdus, rangés, pliés, lavés, salis, usés, marqués, mes affaires, mes vêtements, mon pull trop grand, mon jogging trop ample, mon tee-shirt, mes chaussettes roses, mes écharpes, mon manteau, ma robe fleurie, ma pince à cheveux, ma brosse à dents, mon dentifrice, mon parfum, mon savon, mon tapis de bain, ma bibliothèque, mon canapé, ma télévision, mes coussins, ma tâche au sol, mon parquet qui grince, mon escalier repeint, ma tapisserie, mon ampoule, mon abat-jour, ma table à manger, mes chaises, mes assiettes, mes couverts, mes couverts de mon grand-père, mes verres, mes verres de mon grand-père, ma tasse, mon bol, mes bols de mon grand-père, mon album photo, mon cadre photo, ma photo de famille, mon père, ma mère, ma sœur, ma grand-mère, mon grand-père, ma grand-mère, mon grand-père, mon oncle, ma tante, ma cousine, mon cousin, ma grande-cousine, mon grand-cousin, mon chien, mes poissons rouge, mon voisin, ma voisine, mon ami, mon amie, ma meilleure amie d'enfance, mon meilleur ami d'enfance, mes fous rire, mon rire, mes bêtises, mes vidéos secrètes, mes victoires, mes promesses, mes objectifs, mes souhaits, mes prières, mes pensées, mon amour, ma volonté, ma confiance, ma tristesse, mes désirs, mes joies, mes pleurs, mes larmes, mon vase ancien, mes fleurs, mon jardin, mon potager, mes légumes, mes tomates, mes courgettes, mes fruits, mes pommes, mes cerises, mes poires, ma piscine, mon carrelage, mon parquet extérieur, ma chaise longue, ma porte de garage, ma voiture, mes voyages, ma culture, ma langue, mes choix, mes regrets, mon corps, mon sac à dos, mon pouce levé, mes limites, mes attentes, mes soupirs, mon siège d'aéroport, mon avion, mon train, mon auberge de jeunesse, mon hôtel, mon dortoir, mon lit de vacances, ma maison de vacances, ma maison de montagne, ma chaumière, ma cheminée ...

Je pourrais faire un roman des différents termes, mots et représentations qui existent pour définir le chez-soi, car le chez-soi n'est pas un simple mot. Il est la VIE et l'EXISTENCE même de l'individu. Il représente tout ce qui existe, tout ce qui a vécu et tout ce qui va exister. Il est le souvenir et la mémoire de ce qui sont là et ce qui ne sont plus là. Il est l'attache émotionnelle, la relation d'appartenance et une appropriation à valeur affective. Nous sommes les seuls juges et maîtres de ce qui définit et représente en nous, notre *chez-soi*.

A qui est cette écharpe ?

Etrange de se demander à *qui* l'écharpe appartient-elle ? A quel moment ai-je décidé que cette écharpe était la mienne ? A quel moment ai-je décidé qu'elle m'appartenait et non pas à quelqu'un d'autre ? Est-ce que c'est parce que je l'ai achetée ? Avec mon argent ? Parce que je l'ai vue en premier et que personne ne l'a prise avant moi ? Drôle de présentation pour montrer l'appartenance d'un bien. Ce questionnement peut aussi s'appliquer lorsque l'on s'approprie l'espace d'un siège dans un aéroport : « J'ai décidé de m'asseoir à cette place donc elle m'appartient. ». Donc ma seule façon de m'approprier un bien est d'en réclamer sa possession ?

A qui est ce chez-soi ?

Par quel moyen peut-on savoir si ce bien appartient à quelqu'un ? Un nom sur une boîte aux lettres, un prénom sur une serviette ou un code barre sur un vase ancien ? Noté, nommé, marqué, sali, quantifié, chaque acte permet d'identifier l'appartenance et la relation qu'entretient l'individu avec son bien. A quel moment ai-je décidé que c'était mon chez-soi ? Mes marques, mon usure, mon temps, mon affection, mes souvenirs déterminent le degré de possession avec ce bien. Cela me permet de montrer et d'établir mon chez-moi.

Est-ce que le degré de possession définit notre chez-soi ? Est-ce que la durabilité d'appartenance à un bien définit la possession de notre chez-soi ?

Lors de mon séjour au Japon, l'intérieur d'une habitation japonaise m'a beaucoup surpris. La grande différence entre la maison occidentale et celle du Japon est la durabilité des habitations dans le temps. C'est dans la représentation dans le temps que réside la durabilité du chez-soi. Par cette approche, je ne tiens pas à dire que la maison japonaise ne tient pas du sentimental mais, lorsque je suis rentrée dans la maison japonaise d'un membre de mon bureau, ce qui m'a

le plus étonné, c'est le manque d'objets personnels. Les maisons japonaises n'ont pas beaucoup de meubles, ni de photos posées ou accrochées aux murs. Au contraire de la maison en France où les photos de famille, les meubles imposants et les objets de décorations souvent inutiles trouvent leur place comme des trophées de notre histoire. On affiche et raconte notre vie mais dans cette maison japonaise je ne retrouvais pas ce sentiment de possession de l'habitat. Ou encore, si je puis dire, je ne trouvais pas de trace de présence de son existence dans cette habitation. C'est comme si l'habitation à elle seule n'était qu'un véhicule qui guide l'habitant vers un autre futur.

L'habitant n'était qu'un visiteur pour cette habitation. Un élément neutre qui ne prend pas possession du bien. L'habitant le conserve, le préserve de son identité d'habitation pour les prochains habitants. Il ne se l'est pas approprié, ni marqué avec des biens affectifs. Ainsi, l'espace est investi comme un bien matériel qui appartient à tout le monde et qui appartiendra à un autre habitant dans un autre temps.

Dans la culture japonaise, l'appartenance d'un bien n'est pas personnelle mais plutôt collective. C'est pourquoi, la propreté du bien doit primer. Dès l'enfance, les écoliers japonais apprennent à maintenir un espace public propre. Les écoliers ont même une heure dans leur planning pour faire le ménage dans leur école. L'apprentissage de prendre soin des biens publics permet de montrer que leurs actes ont des conséquences pour tout individu appartenant à ce territoire ; l'oubli d'un papier par terre aura des conséquences environnementales et sociales. Le respect d'autrui doit commencer par le fait de prendre soin des biens de l'espace public. Ce qui est du domaine des biens publics appartient à tous les individus. Comme le rappelle l'expérience d'Edward T. Hall [réf.] avec la différence culturelle où un espace public est à tout le monde et qu'un banc public est un bien public.

« L'habitant »

C'est :

un être humain, un animal, un chat, un chien, une souris, un insecte, une plante, une herbe, un arbre, un sapin, un mimosa, une haie, un rocher, un objet, un mur, une charpente, un esprit, un terrien, un français, un japonais, un parisien, un toulousain, un montalbanais, un villageois, un individu, une personne, un être humain, une femme, un homme, une fille, un garçon, une famille,

un locataire, un colocataire, un propriétaire, un visiteur, un touriste, un vacancier, un travailleur, un ouvrier, un salarié, un directeur, un politicien, un étudiant, un collégien, un lycéen, un professeur, un partenaire, un amour, un artiste, un danseur, un musicien, un cuisinier, un joueur, un passionné, un coloriste, un libraire, un lecteur, un jardinier, un agriculteur, un philosophe, un astrologue, un penseur, un idéaliste, un maniaque, un désordonné, un extérioriste, un intérieuriste, un lunaire, un dormeur, un vagabond, un voyageur, un explorateur, un conquérant, un équipage, une équipe, un migrant, un territorialiste...

Cette approche présente la personne dans son être. C'est-à-dire tous les espaces et les habitations variables (*chez*) de l'habitant (*soi*). Le *chez-soi* dans sa globalité. C'est pourquoi, je pense qu'il est important de spécifier et de nommer correctement la différence entre le « *Chez-soi* » et le « *Chez-moi* ».

Il y a une réelle différence entre le « *Chez-soi* » et le « *Chez-moi* ». Le *soi* en psychologie définit la personne ou l'individu qui se désigne lui-même. Il détermine l'entière personne mais au-delà de sa propre perception du *moi* : « *image de soi, estime de soi* ». Ainsi, lorsqu'on se regarde dans un miroir on observe le *moi*, mais le *soi* peut s'apparenter à l'âme, l'esprit, la conscience (connaissance de soi) et l'inconscient (personnel et collectif). Le *moi* fait partie du processus qui m'affiche en tant que personne et individu physique pour me représenter : « *je suis moi* ». Le *moi* (EGO en latin), tout le monde le connaît, mais le *soi* est une connaissance à découvrir car on n'en est pas généralement conscient. Or, cette connaissance du *soi* est une qualité et une faculté que le *moi* n'a pas. En d'autres termes le *soi*, c'est le vrai *moi* qui est encore inconscient.

Je n'étudierai pas ici l'habitant dans son *moi*, donc le reflet EGO de lui-même, mais plutôt dans son *soi*, son être, son âme dans l'habitation. Ainsi, s'agit-il de faire de l'habitation, une demeure confortable pour la conscience du *soi* de l'habitant ?

Mais la tendance humaine fait que lorsqu'on demande à un habitant, « *qu'elle serait pour toi ton habitation idéale ?* », son discours renvoie une image améliorée (*moi*) de lui-même à son interlocuteur. Cette étude de l'habitant permet à l'interlocuteur (architecte d'intérieur) de faire le lien entre son discours et sa manière d'habiter, c'est-à-dire, faire une observation de sa façon de vivre, ses appropriations, ses aménagements, son ordre et son désordre⁵. Tous ses biens et ses possessions sont un langage habituel car « *les choses qui peuplent la maison témoignent de*

⁵ Jean Paul FILIOD, Le Désordre domestique : Essai d'anthropologie, Editions L'Harmattan, 1 octobre 2003

multiples façons du lien familial, du statut social, des modèles culturels, d'une étape du cycle de vie de l'habitant »⁶

Montre-moi qui tu es ?

C'est en allant chez les autres habitants, que l'on comprend comment ils vivent et leur façon de vivre car il y a une grande différence entre ce que l'on pense et ce que l'on dit. Le langage ne permet pas d'expliquer toute la mémoire, les souvenirs et les émotions présents dans une habitation pour son habitant. C'est pourquoi observer et regarder l'intérieur de son habitation permet d'illustrer par des meubles, des décorations, des mouvements, des gestes son *chez-soi*. L'habitation est le prolongement du discours de l'habitant, ainsi, elle permet de compléter ce qui peut l'être pour construire une idée, un idéal du chez-soi de l'habitant.

« L'habitat »

Le premier habitat de l'être humain ne fut pas construit mais a été découvert. Les premiers hommes occupèrent des cavernes, des creux, des grottes, des réceptacles et des carapaces devenus habitats pour répondre au besoin de l'homme de se protéger. Le besoin fondamental des êtres humains en matière d'habitat est avant tout la protection. Un habitat est un lieu de repli. La coupure nette que l'enveloppe minérale crée, sépare l'intérieur de l'extérieur, la nuit du jour, l'obscurité de la lumière, la nature et l'air.

Ces premiers besoins rejoignent les deux premiers niveaux (physiologie et sécurité) de la pyramide des besoins proposée par Abraham H. Maslow. En effet, instinctivement, les premiers besoins sont physiologiques. Ces actes automatiques sont primitifs, essentiels et primaires tels que la respiration, la soif, la faim, la reproduction, le sommeil et l'élimination, qui définissent le verbe *Vivre*.

Le terme *Vivre* permet de « *présenter les caractères essentiels à la vie* »⁷ et de « *se développer, respirer, grandir, pour un organisme biologique* »⁸. Il est synonyme d'Exister et Être vivant.

⁶ Perla SERFATY-GARZON, *Chez-soi, les territoires de l'intimité*, Editions Armand Colin, 27 novembre 2003, p. 107

⁷ Idem « *Vivre* », <http://www.cnrtl.fr/definition/VIVRE>, consulté le 28 mars 2018

⁸ Le Monde.fr Edition globale, « *Vivre* », <https://dicocitations.lemonde.fr/dico-mot-definition/141712/vivre.php>, consulté le 28 mars 2018

Pourtant, les termes d'« existence » et de « vie » n'ont pourtant pas la même définition. Vivre n'est pas seulement Exister car il faut savoir *Vivre* pour *Exister*. Dans sa conquête de l'estime de soi, l'être Humain ne s'est pas contenté de Survivre, il a décidé de *Vivre* pour ensuite *Exister* dans cet espace et dans ce temps donné ; ici et maintenant. Ainsi, le *chez-soi* relève de la qualité de la vie de l'habitant, dans son habitat pour se sentir exister, ici et maintenant.

Pour accentuer cette recherche du *chez-soi*, l'être humain dressa une enceinte autour même de son habitat. L'habitant manifesta la volonté de s'approprier son territoire afin de se sentir protégé hors de son espace et de son habitation. L'enceinte exprime un caractère défensif et une capacité de résistance. Elle permet de se protéger des éléments extérieurs (climat, intrus) ou de rendre impossibles les invasions ou les évasions.

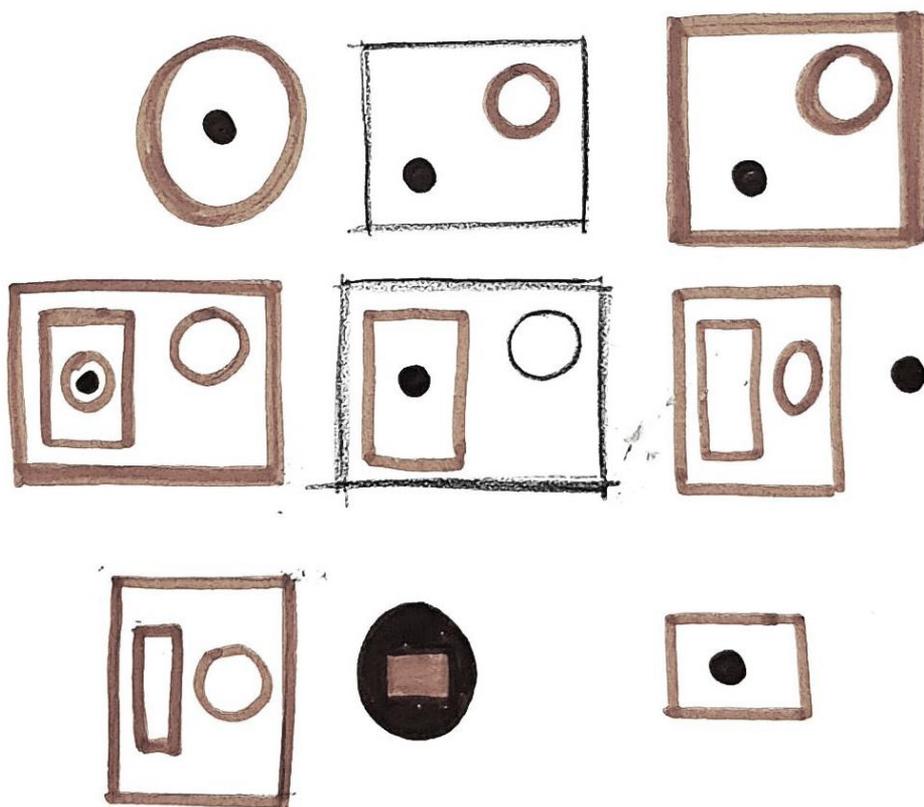
Dans ses architectures, Tadao ANDO nous prouve que l'enveloppe est une limite entre notre *chez-soi* et le monde extérieur. C'est un territoire, un espace de pureté qui s'oppose au chaos de la nature extérieure. Face à la ville nippone, chaotique et bruyante, il a voulu bâtir des havres de paix qui favorisent le retour des sentiments forts chez les habitants. « *J'ai construit des espaces fermés en utilisant principalement d'épais murs de béton. Le sens premier de la fermeture est la création d'un lieu pour soi, d'un territoire individuel, au sein de la société.* »⁹. L'habitat devient un environnement stable et prévisible, sans anxiété, ni crise si l'on se base sur les besoins de sécurité de Maslow.

Dans cette quête de *chez-soi* et de la représentation stable de son habitation, l'être humain apprend peu à peu à habiter. Il souhaite appartenir à son territoire et montrer à l'autre ses terres et ses possessions. Dissociée de l'habitat, l'enceinte devient une paroi extérieure, une enveloppe protectrice autonome. Son déploiement vers l'extérieur traduit un certain comportement de l'homme vis-à-vis de son environnement, une attitude conquérante de l'homme vis-à-vis de la terre. Lorsque l'être humain part, l'habitation lui rappelle son appartenance et donc une certaine existence en ces lieux et dans ce monde. C'est une trace réelle qui lui permet d'exister aux yeux des autres.

⁹ Yann NUSSAUME, Augustin Berque (préface), Tadao Ando et la question du milieu, *Réflexion sur l'architecture et le paysage*. Editions Le Moniteur, mai 2000, p. 168

Bien au-delà de la propre possession, c'est-à-dire le besoin primaire d'Avoir un bien, après le besoin de vivre, vient ensuite le besoin de l'Etre et d'estime (reconnaissance) et l'accomplissement de soi. C'est ainsi, que l'on ne vit plus dans une simple habitation mais l'on vit dans son chez-soi.

A plus petite échelle, nous pouvons représenter cette approche d'évolution de la Vie et de l'Existence, dans un exemple de cycle créatif du chez-soi d'un individu.



Accroissement de l'indépendance du chez-soi

Dans un premier temps, le chez-soi ne peut être défini que par les sens et la relation avec un point de repère. Notre stabilité et notre sécurité sont les bras d'un membre de notre famille. Puis, grandissant avec le temps, le foyer et la maison deviennent beaucoup trop grands et envahissants pour l'individu qui cherche son indépendance. Le chez-soi de l'individu évolue pour devenir indépendant de cette famille, c'est alors que la chambre devient le lieu de repli. Ensuite, l'habitant devenu trop grand quitte la maison natale à la conquête d'un nouveau chez-soi. Son habitation se construit au fur et à mesure de son indépendance et de sa maturité. Il construit un chez-soi intérieur qui grandit pour devenir une représentation physique de son habitation. C'est alors qu'un nouveau cycle de création d'un foyer apparaît. De l'habitation, l'habitat devient un foyer qui évolue en chez-soi.

Le *chez-soi* relève de la vie de l'habitant dans son habitat pour se sentir Exister ici et maintenant dans cet espace. Il évolue selon ses besoins mais toujours en gardant cette conquête du *soi* qui est reflétée par la représentation qu'il en fait du chez-soi. Nous ne cherchons plus une protection mais une stabilité à notre image. Le chez-soi vient après que notre *soi* se trouve en sécurité, stable et en confiance dans sa protection. Le chez-soi est un confort à son image, ses valeurs et sa personnalité.

Nous avons donc deux modes de construction d'un chez-soi : la sécurité primitive qui construit une habitation et le confort qui construit le chez-soi de l'habitation.

Ainsi, on comprend bien qu'il existe différentes définitions pour représenter le *chez-soi*. Il existe diverses manières d'établir la représentation du chez-soi et il n'est pas sans dire que chacun se l'approprie de différentes manières. Nous pouvons nous demander, comment l'architecte d'intérieur arrive-t-il à concevoir le chez-soi du client ? Comment arrive-t-il à interpréter sa demande et ses besoins ? Après des recherches sur le sujet, par mes connaissances et mon expérience au Japon, nous pouvons établir la problématique suivante « Comment se créer le chez-soi ? » ou encore « En quoi peut-on définir et construire le chez-soi ? ».

- SOMMAIRE -

AVANT-PROPOS	7
INTRODUCTION	9
1. LES DIFFERENTES REPRESENTATION DU CHEZ-SOI	23 - 51
1.1 – LA MAISON NATALE, PREMIERE REPRESENTATION DU CHEZ-SOI	24
1.2 – LE LANGAGE, ACTION DE NOTRE PENSÉE.....		30
1.3 – LA CULTURE, TERRITORIALITE DU CHEZ-SOI.....		41
2. L'APPROPRIATION ET IDENTIFICATION DU CHEZ-SOI	53 - 73
2.1 – NETTOYER ET PURIFIER POUR HABITER.....		54
2.2 – LA SOUILLURE DE LA VIE.....		61
2.3 – DIMINUER POUR RECONSIDERER SA FAÇON DE VIVRE.....		68
3. L'ARCHITECTE D'HABITATION, CREATEUR DE CHEZ-SOI	75 - 89
3.1 – LES DISPOSITIFS DE LA CONCEPTION DU CHEZ-SOI	76
3.2 – L'ARCHITECTURE SOCIALE, PROVOCATEUR DE LIEN	81
3.3 – L'ARCHITECTE D'HABITATION, PLASTICIEN ET ACCOUCHEUR DE CHEZ-SOI	87
CONCLUSION	91
BIBLIOGRAPHIE	95

1. LES DIFFERENTES REPRESENTATION DU CHEZ-SOI

Notre manière de vivre est influencée par de nombreux facteurs. Notre première maison natale qui nous ramène à nos souvenirs, notre langage et notre culture permettent d'expliquer et de communiquer notre représentation du chez-soi. Cependant, tant dans les tromperies des souvenirs, du manque de mots, des fausses images et des influences, l'architecte d'intérieur devra comprendre la subjectivité de l'habitant.

1.1 LA MAISON NATALE, PREMIERE REPRESENTATION DU CHEZ-SOI

« Pour une étude phénoménologique des valeurs d'intimité de l'espace intérieur, la maison est, de toute évidence, un être privilégié, [...] »¹¹

Dans notre première représentation du *chez-soi*, la première image qui nous vient à l'esprit est assurément notre maison natale. Celle de notre enfance qui nous a vu grandir est évoluer avec le temps. Par exemple, l'arbre de bonne taille auparavant, où nous nous engouffrions étant enfant et devenu un bien trop grand arbre fruitier. Elle a vu nos premiers pas, nos premiers mots, nos premières émotions et nos premières confidences. Elle est notre première représentation d'une protection physique et notre premier rempart contre le chaos extérieur. Comme un membre de la famille, elle est un organe vivant et une entité émotionnelle où nous logions en elle, pour nous protéger.

C'est ainsi, que le *chez-soi* s'est construit tout autour de cette première représentation de la maison natale : par sa forme, son mur, son aménagement, son grincement d'escalier, etc... La maison de souvenir n'est pas seulement un souvenir de notre vie passée, elle est physiquement inscrite en nous. Elle nous a éduqué et nous a construit des habitudes, une gestuelle et une déambulation qui nous suit toujours dans notre vie quotidienne. Elle est notre passé, notre présent et notre futur. Dans n'importe quelle autre maison, dans n'importe quelle autre habitation, nos premières habitudes se transportent avec nous, comme le ferait une valise que l'on amène partout où que l'on aille.

Chaque voyage et chaque nouvelle habitation habités par notre quotidien définissent un peu plus notre représentation du *chez-soi*. Mais nous comparons et nous nous basons toujours sur cette

¹¹ Gaston BACHELARD, *La poétique de l'espace*, Editeur PRESSES UNIVERSITAIRES DE France, Edition 11, 17 août 2012, p. 23

première habitation. Lorsqu'on aménage dans une nouvelle cuisine, nous instaurons et/ou essayons de reproduire à l'identique les places et les espaces dédiés à notre manière d'habiter (tiroir, couvert, épicier...).

De la première marche de l'escalier¹², des premières portes ouvertes, des premiers tiroirs de cuisine, toutes nos habitudes se sont construites grâce à cette empreinte du passé. Nous reproduisons les mêmes gestes sur les autres maisons que nous habitons. Comme l'explique, Gaston BACHELARD, tous nos gestes et toutes nos habitudes font partie d'un système que la maison nous a imposés.

*« En somme, la maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter. Nous sommes le diagramme des fonctions d'habiter cette maison-là et toutes les autres maisons ne sont que des variations d'un thème fondamental. »*¹³

Ainsi, notre nouvelle habitation ou encore notre espace chez-soi se définit par cette première maison -notre maison d'enfance-. Malgré le temps qui passe, tout notre quotidien, tout notre fonctionnement et notre gestuelle sont ancrés dans notre mémoire et s'inscrivent dans les nouvelles habitations. C'est à se demander si nous habitons la maison, ou si c'est notre maison d'enfance qui habite les autres habitations ? Comme un.e écrivain.e cultive ses personnages¹⁴, l'habitant grandit et fait évoluer sa représentation de son *chez-soi*.

¹² Gaston BACHELARD, *Idem*, p. 32 « Mais au-delà des souvenirs, la maison natale est physiquement inscrite en nous. Elle est un groupe d'habitudes organiques. A vingt ans d'intervalle, malgré tous les escaliers anonymes, nous retrouverions les réflexes du « premier escalier », nous ne buterions pas sur telle marche un peu haute. Tout l'être de la maison se déploierait, fidèle à notre être. Nous pousserions la porte qui grince du même geste, nous irions sans lumière, dans le lointain grenier. Les maisons successives où nous avons habité plus tard, ont sans doute banalisé nos gestes. Mais nous sommes très surpris si nous rentrons dans la vieille maison, après des décades d'odyssée, que les gestes les plus fins, les gestes premiers soient soudain vivants, toujours parfaits. »

¹³ *Ibid.* pp. 32-33

¹⁴ Les deux types d'écrivains, d'après Martin : « J'ai toujours clamé haut et fort qu'il existe deux sortes d'auteurs. En simplifiant, il y a les architectes et les jardiniers. Les architectes créent des plans avant même d'enfoncer le premier clou, ils conçoivent toute la maison : l'emplacement des tuyaux et le nombre de chambres, la hauteur du toit. Ils ont tout prévu, contrairement, aux jardiniers, lesquels estiment qu'il suffit de creuser un trou et semer la graine pour voir ce qui arrive. Je pense que tous les écrivains sont à la fois des architectes et à la fois des jardiniers, mais ils ont tendance à tendre vers un côté ou vers l'autre, et je suis certainement plus jardinier. À Hollywood où tout repose sur la planification, je devais me conduire en architecte et faire semblant de l'être. Mais mes inclinations naturelles, ma façon de travailler est de me livrer corps et âme aux personnages et de les suivre. » Sydney Mornung Herald, <https://archives.smh.com.au/>, 2011, consulté le 06 avril 2019

En effet, nous transportons nos habitudes corporelles et celles que nous avons apprises dans notre maison natale pour introduire ces pratiques dans une nouvelle habitation. L'habitat est indépendant de l'habitant. Notre représentation de l'habitation et de notre définition du confort (avec la notion de sécurité), se développent durant les expériences passées dans telle ou telle habitation. Nous ne gardons que les avantages de tel ou tel agencement pour s'approcher au mieux de notre confort. Nous recréons indirectement les précédents agencements de notre ancienne habitation, car soi-disant « l'on se sentait bien » dedans.

D'habitation en habitation, l'être humain essaye de reproduire les premiers points de repères, que la maison natale a instauré en lui. Comme le dit Michel DE CERTEAU :

« Nos habitats successifs ne disparaissent jamais totalement, nous les quittons sans les quitter, car ils habitent à leur tour, invisibles et présents, dans nos mémoires et nos rêves. »¹⁵

C'est ainsi que la maison devient un support de mémoire. Inscrite dans notre mémoire, la maison natale relève plus de l'émotion que du souvenir passé. En l'imaginant dans notre mémoire, elle est purement émotionnelle. Elle nous garde prisonnier de nos souvenirs, de nos rêveries, de la représentation que l'on s'est fait de la maison natale. Gaston BACHELARD l'a bien défini lorsqu'il dit « *Nos rêveries nous y ramènent. Et le poète sait bien que la maison tient l'enfance immobile dans ses bras* »¹⁶. C'est dans l'espace que l'on retrouve la mémoire de notre passé et c'est grâce à la maison de notre enfance que nos souvenirs sont logés. C'est dans ses murs, ses couloirs et ses recoins que nos souvenirs ont trouvé refuge.

Telle que nous la voyons physiquement dans notre présent, elle n'est pas la représentation de la maison natale de nos souvenirs. Notre maison natale devient une image mentale et un souvenir émotionnel de notre vie intime passée. Nous voyageons dans nos souvenirs pour nous remémorer notre maison natale. C'est ainsi, que l'on retrouve notre réelle maison natale, celle de notre enfance et celle de notre vie passée.

Les espaces présents ne sont pas chargés de nos souvenirs mais font l'écho de notre temps passé dans cet espace. Ce ne sont que les moments inscrits dans notre mémoire qui nous rappellent la maison natale. Nos émotions et souvenirs vécus dans cet espace ont influencé notre

¹⁵ Michel DE CERTEAU, L'Invention au quotidien, tome 2 : Habiter, cuisiner, Editeur Folio. 15 février 1994, p. 210

¹⁶ Gaston BACHELARD, Idem, p.35

vision de la maison natale. Nous ne nous rappelons pas la maison natale mais plutôt des moments de souvenirs émotionnelles passé dans cette maison natale.

Le chez-soi se construit par le simple souvenir de notre vie intime passée dans notre maison natale. L'habitant cherche à reproduire le bien-être et le bonheur qu'il ressentait dans sa première maison. Ce sont des points de repère qui lui permettent d'établir un sentiment de sécurité à la première occupation de l'espace. Pour cela, il construit une utopie et une idée de sa maison natale d'après ses souvenirs. Le souvenir devient la fabrique du chez-soi. Et Heidegger, l'explique bien en disant que « ... *l'homme habite en poète* »¹⁷.

Mais la poésie ne peut qu'apparaître au travers de la littérature ? Si on va à l'étymologie propre du mot poésie, on s'aperçoit qu'il est lui-même issu du grec ancien ποιήσις (poiêsis) qui signifie *création*.

*« Art de suggérer par des images, des sons, des rythmes et en général par l'emploi du vers, une connaissance des êtres et des choses qui ne saurait être ramenée aux idées claires qu'exprimer la prose. [...] (La poésie est) ... une vision du monde traduisible seulement par le langage poétique et qui donne une connaissance intuitive essentiellement différente de celle de la prose ; dès lors la poésie est un instrument de connaissance qui exprime ce qui n'est pas concevable par la raison : La Pléiade la considère comme une « fureur » d'origine divine, les romantiques comme le langage du cœur, Baudelaire comme le moyen de déchiffrer les mystérieuses correspondances de l'Univers. [...] Par extension de cette conception, on appelle poésie tout ce qui dépasse la connaissance claire, tout ce qu'on sent plutôt qu'on ne le comprend. »*¹⁸

Dans cette citation « ... *l'homme habite en poète* »¹⁹, Hölderlin propose d'associer la poésie avec l'habitation, mais, elle n'affirme pas qu'habitation veuille dire habiter dans un logement. Nous avons vu plus haut (conf. Introduction), que l'habitation peut prendre différentes formes de représentation. L'habitation est une représentation poétique du chez-soi. Nous habitons comme un poète car dans notre chez-soi, nous sommes déconnectés de la réalité. Nous ne voyons plus les perturbations extérieures de la vie. Le chez-soi est comme une barrière aux problèmes liés à notre vie.

¹⁷ Martin HEIDEGGER, Essais et conférences, Edition Gallimard, 1 janvier 1980, p. 224

¹⁸ Henri BENAC, Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires, Paris, Editions Hachette, 1972, p.155

¹⁹ Martin HEIDEGGER, Idem, p. 224

« La manière des poètes, c'est de ne pas voir la réalité. Ils rêvent au lieu d'agir. Ce qu'ils font est simplement imaginé. »²⁰

Comme un poète, l'habitant entreprend d'explorer son territoire intime pour concevoir son chez-soi. Il façonne son habitation pour concevoir un chez-soi lui permettant d'imaginer, en se coupant de la réalité, en plongeant dans les abysses de la mémoire et de la rêverie. Pour résumer :

- Le chez-soi est poésie –
- La poésie bâtit l'habitation –
- L'habitant est poète –

En effet, nous ne pouvons représenter par de simple mots le sentiment que nous procure le chez-soi. Le chez-soi est un amalgame de souvenirs, de sens et de mémoire souvent lié à notre maison d'enfance. La poésie permet de donner une visualisation du passé. Comme les mots représentent une image, l'odeur représente une image. La synesthésie des souvenirs de notre enfance nous remémore notre maison natale : L'herbe coupée, les fleurs, la cuisine de famille, l'odeur de lessive... Cette approche sensorielle permet la création d'une réalité poétique de la maison natale ; celle de nos souvenirs. Les sens nous projettent dans un passé réel qui nous reconforte. C'est pourquoi, nous avons ce sentiment de bien-être, lorsque le linge sent l'odeur de la soupline, ou encore, le plat de famille encore chaud sorti du four, qui signalent un retour en enfance reconfortant.

Le souvenir, la mémoire et les sens sont habités par la poésie. C'est « *la poésie est le véritable faire habiter* »²¹. Pour parvenir à une habitation, il faut la construire, la créer, l'imaginer pour pouvoir y habiter. Heidegger aime à penser qu'il faut la *bâtir*. Il est fort intéressant de voir la comparaison que fait Heidegger, entre *Habitation* et *Bâtir*. Cette comparaison est d'autant plus intéressante, si nous lisons les termes dans sa langue d'écriture, en allemand. *Bâtir* se traduit par *bauen* en allemand qui signifie *cultiver* et d'autant moins la signification *habiter*.

L'habitant est un être physique doté de sens et de souvenirs dans son habitation mais il est un poète accompli, plongé dans le bien-être et le confort, au creux de son chez-soi. Comme un poète, l'habitant cultive son habitation, le bâtit à son image par couche du temps.

²⁰ Martin HEIDEGGER, Idem, p. 225

²¹ Martin HEIDEGGER, Idem, p. 227

L'habitant-poète interprète selon ses expériences et son temps, le monde et l'univers. Il s'inspire de ce qui l'entoure pour développer une connaissance du monde qui lui sera propre. Comme chaque personne est unique, la pensée de chacun s'exprime de manière différente. Par-là, l'habitant-poète bâtit son chez-lui par la poésie de son espace intérieur grâce à une connaissance poétique du monde. Au-delà des mots, la poésie exprime notre chez-soi. Car dans la poésie nous utilisons des mots, des intonations et un rythme qui représentent le mouvement de notre *soi*.

1.2 LE LANGAGE, ACTION DE NOTRE PENSÉE

« Mise à part l'humidité, je pense que c'est la langue qui m'a posé le plus de problème. Il était difficile de m'exprimer ou de me faire comprendre avec différents mots autre que le français (langue natale). Parfois, j'aurais aimé employer des mots poétiques pour illustrer mes idées, mes démarches pour expliquer le design du projet mais les mots employés en anglais ou en japonais n'avaient pas la même signification qu'en français. Ainsi, il fallait trouver une alternative, une autre traduction pour me faire comprendre. Dessiner ou faire un croquis explicatif était parfois la meilleure solution. Cela prenait plus de temps mais cela était assez amusant parfois. Le dessin est universel et peut être compris par tous. Lorsque j'ai eu cette envie de trouver un stage au japon, je me suis posé la question de la barrière de la langue et si le code architectural était le même qu'en France et je me suis moi-même étonné d'arriver à me faire comprendre sans réellement parler ou avec de simples mots. De plus, je pouvais me faire comprendre avec des plans et des coupes. Ainsi, le dessin était un moyen efficace pour communiquer de manière générale.

C'est de se sentir comprise qui m'a le plus manqué, c'est de pouvoir partager et discuter avec quelqu'un, lui faire part de mes idées, de mon point de vue, ou encore de ne pas se dire « je ne suis pas toute seule à penser ça ? »

Le chez-soi c'est le confort de se sentir compris par l'autre. »²²

Le langage dit *oral* est, de nos jours, le moyen de communication le plus utilisé au monde que cela soit en politique, en discours, en commerce ou tout simplement dans la vie quotidienne. C'est aussi la première approche que doit appliquer l'architecte d'intérieur dans son dialogue avec le client-habitant. Il/Elle se doit d'être à l'écoute tel/telle un psychologue ou analyste afin de

²² Pauline ZALAVARI, Carnet de voyage du Japon, écrire le 23 juin 2018

comprendre les comportements subjugués du client-habitant. Pour comprendre toute la complexité du langage du client-habitant, il sera question de développer les signes, les gestes, les mouvements et l'intonation de l'oralité du langage.

L'oralité est l'un des outils permettant de représenter, au travers des mots et de l'intonation, la pensée de l'interlocuteur. Nous formulons avec des mots et des intonations qui nous paraissent les plus adéquats, à un moment donné, pour exprimer notre pensée. Par exemple, dans une approche plus personnelle : Mon entourage m'a toujours fait remarquer que j'écrivais comme je parlais, en phonétique. En ayant des troubles du langage, je facilite mon écriture par le dialogue et m'exprime avec mes propres mots pour représenter ma propre pensée. Ainsi, nous pouvons constater qu'il est possible de reconnaître un auteur par son style d'écriture et son approche de l'histoire. C'est dans le langage que réside notre être et notre identité. Mais le langage n'est pas qu'un simple outil. En effet, comme le dit Maurice MERLEAU-PONTY :

« La parole joue toujours sur fond de parole, elle n'est jamais qu'un pli dans l'immense tissu du parler. [...] il suffit que nous nous prêtions à sa vie, à son mouvement de différenciation et d'articulation, à sa gesticulation éloquente. Il y a donc une opacité du langage [...] Beaucoup plus qu'un moyen, le langage est quelque chose comme un être et c'est pourquoi il peut si bien nous rendre présent quelqu'un : la parole d'un ami au téléphone nous le donne lui-même, comme s'il était tout dans cette manière d'interpeller et de prendre congé, de commencer et de finir ses phrases, de cheminer à travers les choses non dites. Le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée traîne dans le langage. C'est pourquoi aussi elle le traverse comme le geste dépasse ses points de passage. »²³.

Le langage est un être à part entière comme la parole d'un ami. Comme le dit Maurice Merleau-Ponty, il y a l'être de la personne dans sa manière de parler. Parler, c'est une extension extérieure qui marque notre personnalité et qui nous dévoile à l'autre. Ce sont les mots qui nous définissent. La parole est une perfection sans modèle. Il n'existe pas de règle établie pour s'exprimer. Elle fait partie intégrante de notre personnalité et c'est à nous de définir notre façon de parler.

Cependant, décrire notre chez-soi à une personne extérieure, avec notre langage, n'est pas un combat mais plutôt une lourde défaite. Il n'existe pas assez de mots pour transmettre toute la portée de notre pensée, car le langage n'est pas assez riche et/ou développé pour montrer toute la complexité de notre *soi*. De plus, mise à part la complexité de notre pensée qui peut être révélée de différentes manières (la gestuelle, le dessin, l'art en général), il n'est pas sans dire

²³ Maurice MERLEAU-PONTY, Signes, Editeur Folio, 28 février 2001. p. 53-54

que lorsqu'on se montre par les mots, nous avons tendance à valoriser notre image. Notre *moi* (EGO) prend le dessus sur notre *soi*. C'est ce qu'on appelle le *Biais de désirabilité sociale*. C'est la force qui nous pousse à donner à nos interlocuteur les réponses que nous imaginons qu'il veut entendre plutôt que celles qui correspondent à la vérité.

« *Tout le monde essaie d'être comme tout le monde pour être accepté par tout le monde [pause]*

Et c'est le meilleur moyen d'être personne »²⁴

Nous voulons nous valoriser au regard des autres. L'être humain est un « *montreur* » et souhaite montrer à l'autre son existence. Si nous reprenons les étapes de la pyramide de Abraham Harold Maslow pour s'approcher du *chez-soi*, les besoins sociaux nous permettent d'être aimé, écouté et compris par les autres. Si nous appartenons à un groupe ou une communauté, nous avons le sentiment d'existence parmi les autres. Tout le monde souhaite faire partie d'un groupe/communauté et cela commence par le langage. Si nous n'arrivons pas à définir avec nos mots, notre pensée, notre langage et notre réflexion, l'être est alors trompé.

Ainsi, nous pouvons nous demander, est-ce qu'il y a réellement un *chez-soi* à travers notre langage ?

Le langage est la première image que l'interlocuteur transmet à l'architecte d'intérieur. C'est pourquoi, il/elle se doit d'analyser en profondeur les *dire et lire entre les lignes* pour comprendre les signes que le client-habitant explique d'une manière directe ou indirecte. Le langage a deux fonctions principales : l'expression (idées et sentiments) et la communication (action et manière d'exprimer). La principale voie de communication est non-verbale : parler avec ses mains, croiser les bras, hausser les sourcils, se toucher le menton... Cette gestuelle traduit notre état émotionnel et trahit parfois le langage verbal. L'architecte d'intérieur devient alors architecte-psychologue-analyste afin de comprendre l'identité et la personnalité du client-habitant au travers ses propres mots, ses propres gestes et intonations qui traduisent sa véritable personnalité. Pour cela, le dialogue doit se faire dans le confort de l'autre.

Lors de mes entretiens durant la réalisation de mon classeur, intitulé « *habitation sur mesure* », j'expérimente différentes manières de demander quelle serait pour eux l'habitation idéale. Mon questionnement se porte sur : « *Pouvons-nous, dès la première rencontre, concevoir un concept*

²⁴ Women in the World, « Cara Delevingne interviewed by Rupert Everett », Ajoutée le 10 oct. 2015, https://www.youtube.com/watch?v=umlJgWK_Xxo&fbclid=IwAR0IPPE8c88KgZDt30sTvyefoT0FYn1pLtefIpXqINdXEBvRmwWWZVHmssE, consulté 14 mai 2019.

de chez-soi destiné à l'habitant, par le biais de son discours (donc par le biais de son langage) ? »²⁵. Je remarque que, c'était dans leur façon de parler et d'exprimer leur point de vue, qui me permettait de comprendre leur personnalité et donc leur ambiance du chez-soi à laquelle ils/elles pouvaient aspirer. Le dilemme n'était pas de leur demander directement comme ils/elles verraient leurs futures habitations mais plutôt de comprendre leur vie, leur façon d'habiter et leur relation avec l'habitation. Voici les questionnements qui m'ont permis de comprendre l'identité du client-habitant :

- « - Quels sont pour vous les critères de sélection, pour choisir une bonne habitation ?
- Pourriez-vous me décrire votre quotidien lorsque que vous vous levez le matin chez-vous ?
- Pourriez-vous me décrire votre quotidien lorsque que vous rentrez le soir chez-vous ?
- Qu'est-ce qui vous gêne, en ce moment, dans votre habitation ?
- Qu'est-ce que vous aimez, en ce moment, dans votre habitation ?
- Lorsque vous vous absentez longtemps, qu'aimez-vous retrouver lorsque vous rentrez chez-vous ?
- Quels sont les moments à vous, de détente et de confort que vous préférez ?
- Comment faites-vous pour vous ressourcer ?
- Avez-vous des hobbies ? ou des activités (le matin, l'après-midi, sport, cuisine...) ? »²⁶

C'est alors qu'après le premier échange avec les différents habitants, il est préférable de comprendre leur façon de vivre car il y a une grande différence entre ce qu'ils/elles pensent et ce qu'ils/elles disent. Etant donné que nous ne pouvons pas définir à travers les mots toute la mémoire, les souvenirs et les émotions du client-habitant, il est utile de faire un « état des lieux » en visitant, observant l'intérieur de son habitation. L'habitation est le prolongement du discours de l'habitant qui illustre par des meubles, des décorations, des mouvements, des gestes, son *chez-soi*.

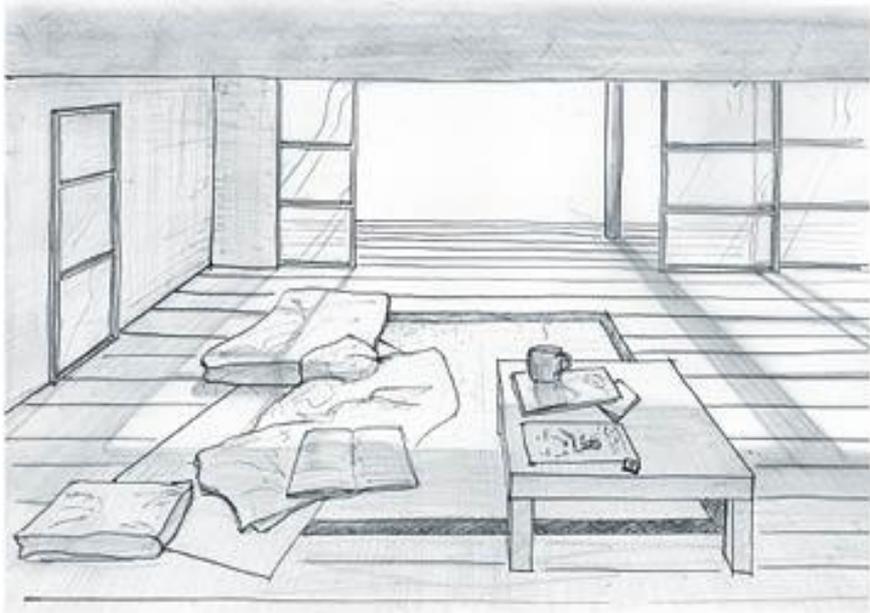
L'objectif de ce classeur était de retranscrire une habitation-sur-mesure selon le discours, l'intonation, les mots, les gestes, les pauses et les signes du client-habitant. Par les réponses obtenues, j'ai conçu une architecture pour exprimer son quotidien et sa manière de vivre. Ensuite, j'exprime son ambiance identitaire en couleur, texture et matière. Puis, j'établis une palette de couleurs chromatiques de sa personnalité. Voici un extrait de l'habitant n°5, ci-après.

²⁵ Pauline ZALAVARI, Habitation sur-mesure : Introduction, mars 2019

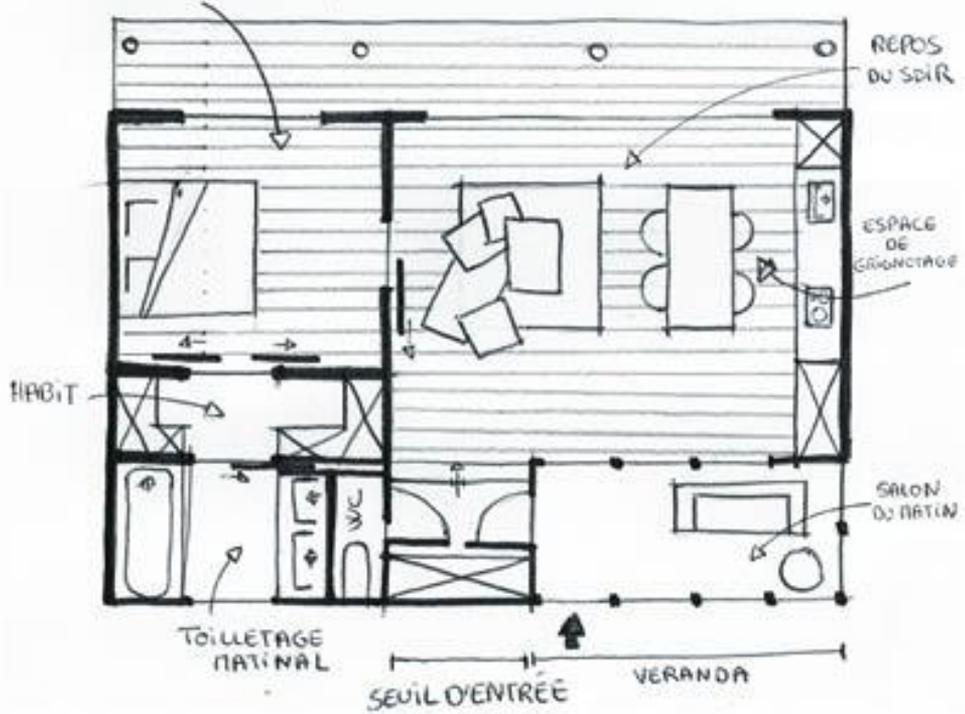
²⁶ Idem, fiche n°2 problématiques

“ La luminosité, c’est important pour l’ambiance d’une maison. Cela permet aussi d’avoir une maison propre et aérée. [...] J’aime bien me reposer avec un gouter après une longue journée de travail. [...] Ce qui me dérange pour le moment dans mon habitation c’est que le plafond est trop haut et certains placards me sont inaccessibles. [...] Il faut que dans l’espace on puisse respirer. [...] Mes moments à moi que je préfère, c’est quand je suis par terre sur le sol. J’aime bien me mettre par terre, avec un livre, un bouquin et mon thé. Ou encore, quand je suis au soleil dans mon lit, avec plein de coussins et des madeleines. [...] Je souhaite avoir une chambre qui ferme et des espaces bien séparés. [...] Moi je voudrais une maison avec un jardin, un grand jardin, orienté sud-ouest, là où il se couche. Avec un étage, mais pas trop grand car ensuite cela devient trop compliqué à gérer ; Des grands espaces aérés, avec de grandes baies vitrées. J’aime les petits balcons où tu peux fermer, comme des petites serres ou des vérandas. [...] ”

²⁷ Pauline ZALAVARI, Habitation sur-mesure, mars 2019. p. 38



CHAMBRE DE NUIT



|

*" Mes moments à moi sont quand je rentre
chez-moi et que je prends le temps de
manger mon gouter au soleil. "*

|



30

³⁰ Idem, p. 41

MOMENTANÉ

Sucrette
NCS S 1505-Y30R

Café
NCS S 8010-Y50R

Décaféiné
NCS S 8010-Y70R

Madeleine
NCS S 3020-Y20R

Noisette
NCS S 7020-Y50R

Amande
NCS S 7020-Y40R

Qu'il soit corporel ou verbale, le langage reflète la personnalité, l'être, la pensée profonde et montre l'identité de l'interlocuteur. Noam CHOMSKY l'explique bien disant que « *Le langage est le miroir de l'esprit en un sens profond et non trivial* »³², ce dont ALAIN³³ amplifie en disant que « *C'est dans le langage que se trouvent les idées* »³⁴ organisées en un système. Nous ne pouvons pas parler sans penser et nous ne pouvons pas parler corporellement et verbalement sans montrer son être et son soi à l'autre. Si nous n'employons pas nos propres mots, l'être est alors trompé.

*« Au départ, je devais toujours demander à quelqu'un, dans le sens d'être dépendante, de m'expliquer le fonctionnement de telle ou telle machine (écrit en japonais, bien sûr). Donc, la barrière de la langue et l'incompréhension nous mettent dans une position inconfortable. »*³⁵

La situation décrite ci-dessus nous montre que le manque de pouvoir s'exprimer librement désordonne notre confort de l'habitation. C'est un sentiment qui n'est pas approprié à la construction d'un chez-soi. C'est en parlant avec nos mots dans notre langue que nous revenons à une stabilité. L'inconnu est autant une source d'angoisse, qu'une source d'excitation.

Dans la situation d'un vagabond-habitant, le plaisir de découverte de la culture s'associe avec la compréhension des habitants du pays. Que cela soit oralement ou par des signes corporels et gestuels, tout moyen est bon pour se faire comprendre d'une personne étrangère. Quand nous y arrivons cette situation nous permet une équité, une stabilité du soi et nous propulse dans un sentiment de bien-être. Le vagabond-habitant retrouve alors un sentiment de confort et de sécurité propre au chez-soi. Il/Elle peut ainsi exister, dialoguer, se faire comprendre du vagabond-habitant et trouver sa place.

³² Noam CHOMSKY, Réflexion sur le langage, p. 12, Flammarion, in, Jacqueline RUSS, Les chemins de la pensée : Philosophie, Paris, Editions Armand Colin, 1988, p.532

³³ De son vrai nom Émile Chartier

³⁴ Alain, Les idées et les âges, in Les passions et la sagesse, p. 301, La Pléiade, Gallimard. In, Idem, p. 435

³⁵ Pauline ZALAVARI, Carnet de voyage du Japon, écrire le 23 juin 2018

Le langage est une extension de notre pensée, de notre être et donc de notre soi. Il montre une idée de notre chez-soi, par des signes, des gestes et des intonations données lors de l'échange entre l'habitant-client et l'architecte d'intérieur. Cependant, ce simple échange ne nous permet pas de construire le chez-soi de l'habitant-client mais d'avoir plutôt une première ébauche de la conception du chez-soi. Le langage n'est pas assez riche pour comprendre toute la complexité de notre identité. C'est pourquoi l'architecte d'intérieur prolonge son étude sur l'habitant par l'état des lieux de l'habitation. De plus, la façon de parler dépend de la connaissance et de l'expérience de l'environnement dans lequel l'habitant-client a été élevé. La culture, les langues natales sont des indications pouvant apporter une explication du chez-soi.

1.3 LA CULTURE, TERRITORIALITE DU CHEZ-SOI

« Durant ce voyage, j'ai pu faire l'expérience personnelle d'un questionnement constant du chez-soi. En effet, je me suis retrouvée loin de mon chez-moi, loin de mon lieu de domicile et loin des personnes qui me sont chères. Après deux mois passés au Japon, à certains moments j'avais des doutes et je n'avais qu'une pensée, c'était de rentrer chez moi pour retrouver ma famille, ma maison et mes habitudes. Habitude... C'est à ce moment précis que j'ai réalisé que le chez-soi n'était ni matériel, ni spatial. C'est dans nos habitudes, nos gestes, notre confort de retrouver nos mouvements que nous nous sentons chez-soi. »³⁶

Le vagabond-habitant ne peut construire un chez-lui physique à proprement parler. C'est dans le mouvement de ses déplacements, dans le choix de ses destinations et dans ses habitudes culturelles inscrites en lui/elle, qu'il/elle reprend confiance avec son soi et lui permet d'inscrire son identité. Comme développé dans l'introduction (confère p.), l'habitant japonais n'investit pas l'espace et ne le marque pas de sa personnalité, au contraire de l'habitant occidental où les objets futiles et sentimentaux trouvent leur place dans l'habitation tels des trophées de son existence. L'habitant est un voyageur-vagabond portant avec lui une valise de culture, de savoir, de gestes et d'habitudes propres à son identité qu'il/elle inscrit dans cette habitation étrangère.

Par exemple, les migrants sont déterritorialisés en ayant quitté leur terre d'origine. De passage, ses visiteurs venus d'ailleurs s'installent dans un lieu qui n'est pas propre à leurs coutumes et leurs origines. Pour appuyer mes propos, nous voyons dans cette étude de cas du documentaire

³⁶ Pauline ZALAVARI, Carnet de voyage du Japon, écrire le 23 juin 2018

de Sylvain GEORGE, *Qu'ils reposent en révolte*^{37 38}, comment un migrant-habitant arrive-t-il à retrouver un confort et une sécurité propre au chez-soi ?

Ses migrants-habitants sont livrés à eux-mêmes et fuient l'emprise de ceux qui cherchent à les diriger et à les contrôler. Les personnes en uniformes, dites les standards, recherchant les migrants dans les bois, la jungle de Calais, exercent un contraste graphique de mouvement par rapport aux migrants. En effet, le mouvement graphique des migrants est flou, troublé, dilué, incertain, flexible et plastique, au contraire des standards qui sont géométriques, fixes, droits et imposants. C'est une manière de montrer l'expérience des migrants qui tentent de nouer au territoire complexe de la jungle de Calais. Les personnes des forces de l'ordre, d'un côté suivent un protocole prédéfini en cohérence avec les éléments carrés et butés de l'architecture, alors que les expériences incertaines des migrants se déploient dans des espaces troubles dont les perspectives sont fuyantes et lointaines.

Les migrants sont en constant voyage, déplacement et stationnement dans des lieux de repli, de refuge où un buisson devient lieu d'habitation. Mais même dans cette situation précaire et incertaine, les migrants arrivent à reterritorialiser. L'être humain, même soumis à une telle puissance de déterritorialisation, est capable de se reconstruire. Ces corps purs se voient dénudés et dépouillés de leurs droits les plus élémentaires : le besoin de sécurité. Dans son espace non identitaire fait de chuchotement, le migrant-habitant territorialise un territoire sans nom, en un chez-soi précaire et furtif. En effet, les migrants se livrent à des scénarios du quotidien et renouent avec des fonctions rituelles : Se laver, manger, jouer, discuter autour d'un feu... L'incertitude de l'habitation physique ne leur enlève pas les habitudes culturelles qui leur permettent de retrouver leur origine, leur identité et leur *soi*. Certains migrants avec des lames de rasoirs ou avec des vis chauffés (fait avec les moyens du bord) suppriment leurs empreintes digitales et construisent une autre empreinte. La nécessité est tournée vers une dimension culturelle de référence, qui leur permet paradoxalement, pour des raisons administratives, une voie de salut. Ceci leur permet de reterritorialiser et de reprendre racine sur leur fond de tradition culturelle (qui traverse les générations). L'un des migrants dit : « *Je dis que c'est conforme à nos*

³⁷ Sylvain GEORGE, *Qu'ils reposent en révolte* - Des figures de guerre, 153 minutes, 16 Novembre 2011

³⁸ Le titre est un poème d'Henri Michaux : *Qu'il repose en révolte*, 1949

« *Dans le noir, dans le soir sera sa mémoire dans ce qui souffre, dans ce qui suinte dans ce qui cherche et ne trouve pas dans le chaland de débarquement qui crève sur la grève
(...) Dans la route qui obsède dans le cœur qui cherche sa plage dans l'amant que son corps fuit dans le voyageur que l'espace ronge. (...)* »

traditions, car nous avons vu cela avec nos grands-pères »³⁹. Par la même occasion, les migrants, en supprimant leurs empreintes, revendiquent, réaffirment et retrouvent leur identité culturelle. C'est leur identité culturelle qui prime et non leur identité physique. Les migrants reprennent un fond culturel de référence en s'adaptant à leur situation précaire par des fonctions d'habitudes culturelles, leur rappelant leur origine, leur empreinte et leur identité. Dans mon expérience de voyage, c'est lorsque j'ai pu renouer avec des gestes simples du quotidien, sans demander de l'aide à une tierce personne, que je me suis sentie chez-moi, en confort dans cette habitation japonaise.



³⁹ Extrait d'un migrant, in, Patric BARRES, Esthétique des arts, 22 février 2019



Certaines habitudes, gestes et mouvements instaurés durant l'enfance et observés par nos parents ou grands-parents font partie inconsciemment de notre culture familiale qui traverse les générations. Donc, nos habitudes deviennent notre culture. Les habitudes sont plus un acte irréfléchi de manière usuelle et courante d'être ou de faire. Les manières de faire nous procurent un confort envers les autres. Dans notre éducation ou dans notre politesse, les habitudes nous ont été instaurées consciemment (attendre que tout le monde soit servi pour commencer à manger) et ces règles sont devenues une habitude inconsciente, un automatisme et s'ancrent dans nos mœurs.

Mise à part les habitudes instaurées dans notre identité, représentatives de notre chez-soi et de nos gestes quotidiens, il existe des habitudes ponctuelles ou occasionnelles, bien définies et conscientes que nous nommons les rites. Les rites sont symboliques et ont lieu dans une tradition qui varie en fonction de chaque société ou culture, même s'ils ont tous pour base le genre humain, terrestre et divin. Par exemple, certains rites funéraires permettent de faire ses adieux à une personne décédée et, dans certaines coutumes, de préparer la réincarnation ou le passage dans le monde du divin. En effet, prenons au sens large du terme, qu'est-ce qu'une habitation ? Nous voyons que nous faisons partie de la même habitation, celle de la planète terre. Il est normal, nous, en tant que mortel, de se demander comment se trouve notre habitation céleste après avoir quitté celle de la Terre ? Tout habitant terrestre souhaite retrouver confort, sécurité et sérénité dans *l'au-delà*. En effet, nous ne pouvons définir comment est l'habitation ultime. C'est pourquoi l'habitant terrestre essaye tant bien que mal de se rassurer en exécutant certains rites.

Pour ce faire, au temps de l'Égypte ancienne, la deuxième vie, celle dans le royaume des morts gouverné par Osiris, est bien plus importante que la vie sur Terre. La croyance voulait que la vie ne s'arrête pas après la mort et que pour conserver sa forme physique dans l'au-delà, dans le monde divin, il fallait que son corps soit en état. Ainsi, les égyptiens enlevaient les organes internes pour éviter que le corps ne se décompose, le plaçaient dans différents contenants nommés *canope*. Le corps était alors séché pendant 70 jours puis embaumé. S'ensuivait la cérémonie funéraire, le rite symbolique et divin de l'*Ouverture de la bouche*. Ce rituel était très symbolique pour la cérémonie funéraire des Égyptiens. Le fils aîné du défunt ou un prêtre des rites funéraires sacrifiait à l'aide d'un instrument, l'*Herminette*, la bouche, le nez, les oreilles et les yeux du visage du sarcophage. Le défunt devait pouvoir agir et retrouver ses sens, respirer,

manger, entendre et voir dans le royaume des morts. Ainsi, le mort allait vivre désormais dans son habitation d'éternité.

Pour ne manquer de rien dans son habitation céleste, les égyptiens emportaient avec eux offrandes, objets, meubles et tout le nécessaire immobilier pour retrouver un chez-soi divin. Avant l'ancienne Egypte, il n'est pas sans dire que, lorsque le pharaon mourrait, les serviteurs et les proches du pharaon étaient assassinés pour l'accompagner dans le royaume des morts et pour s'assurer qu'il ne manque de rien. Cette technique bien barbare a été remplacée avec le temps par des statuettes à l'effigie des serviteurs. En prononçant le nom de l'être, même après sa mort, nous perpétons son existence à travers le temps. C'est ainsi que, d'une certaine façon, Toutankhamon devient un être éternel par son histoire.

Que ce soit à l'Egypte ancienne ou de nos jours, la tombe devient un chez-soi spirituel permettant de ne pas être oublié de ceux qui restent sur Terre. Ces espaces spirituels sont consacrés au recueillement et à la mémoire de la personne qui a existé, son nom, son prénom, son commencement et sa fin.

Le culte de la mort, les cérémonies rituelles et la représentation de la mort, bon nombre d'aménagement se construisent par rapport à notre culture, notre coutume et notre relation avec la mort.

Dans la culture japonaise, plus précisément à Okinawa, le *himpun* est un mur de pierres noires qui fait face aux habitants lorsque nous rentrons dans la propriété. Le *himpun* d'Okinawa est installé dans le but d'empêcher l'invasion des esprits malins et malveillants. Pour retrouver cette protection dans les maisons modernes d'Okinawa, sur leur toit, nous retrouvons *shīsā* (La prononciation de シーサー se dit « shiisaa » en français). C'est un animal symbolique, moitié chien moitié tigre (issu de la mythologie chinoise) qui protège l'habitat des mauvais esprits. D'autres, *shīsā*, sont situés de part et d'autre de l'entrée. La statuette de gauche, la femelle, a la bouche close pour retenir les bons esprits et préserver le bonheur de l'habitation et celle de droite, le mâle, a la bouche ouverte pour effrayer les mauvais esprits, elles sont les gardiennes de la maison.

L'habitation est caractéristique de la culture d'un pays. Par exemple, outre l'aspect spirituel que représente le mur d'entrée de la maison japonaise, la rupture entre l'extérieur et l'intérieur a une réelle connotation culturelle pour les japonais. Il est vrai que dans les habitations japonaises, l'intérieur de l'habitation et l'extérieur se confrontent dès l'entrée.



40



41

⁴⁰ Pauline ZALAVARI, Himpun, Visite de *Nakamura*, maison traditionnelle d'Okinawa, le 9 juillet 2018 à Okinawa, Japon,

⁴¹ Ibid.

« On pourrait ajouter que si, en Europe, les délimitations entre espaces paraissent bien établies parce qu'elles sont construites en matériaux plus durs et résistants, tandis qu'au Japon on semble se contenter de matériaux fragiles pour des délimitations plus symboliques que matériellement contraignantes, cela ne démontre qu'une chose : c'est bien que cette structuration d'espaces est une construction mentale et culturelle... »⁴²

La culture façonne notre manière d'habiter. Par exemple, dans la culture arabe, l'aménagement de l'entrée est ordonné en « L ». De ce fait, les passants, les vagabonds, les intrus ne peuvent pas voir l'intimité de la pièce à vivre qui ne peut être perceptible que par la fente de la boîte à lettre. En évoquant l'architecture marocaine avec une amie, elle me précisa certaines différences culturelles qui portent sur l'aménagement de l'architecture. Ainsi, l'entrée d'une maison arabe se trouve aussi cachée, pour que l'homme se trouvant dans la pièce de vie ne voit pas la *femme* rentrer dans la maison. Ou encore, si la *femme* souhaite déambuler sur le balcon, à l'extérieur de l'habitation, celui-ci est aménagé à l'aide d'un moucharabieh, de sorte que les personnes extérieures ne puissent pas voir la *femme*.

Ainsi, nous pouvons nous demander si la culture détermine notre *chez-soi* et notre façon d'habiter ?

C'est ce que montre l'étude photographique de John THACKWRAY. En effet, en 2001, il lance son projet « My room project »⁴³, dont le concept est de photographier des hommes et des femmes (nés dans les années 80 et 90) du monde entier, dans les endroits où ils/elles dorment. Dès la première page, nous pouvons nous rendre compte que les endroits dédiés au sommeil ne sont pas toujours des chambres. Ainsi, nous pouvons voir que Derek, 30 ans, à Paris (France), dort sur un lit aménagé dans son bureau, sûrement dû à sa profession de cinéaste à Paris ; Ou encore, que Zhalay, étudiant de 18 ans, à Zhambyl (Kazakhstan), dort dans son espace de vie qui ne comprend qu'une grande pièce contenant une cuisine, une table et un lit. John THACKWRAY, a ensuite interviewé les personnes photographiées sur leur style de vie, leurs problèmes locaux, leur éducation, leur religion, leur amour.

⁴² Philippe Bonnin et Masatsugu Nishida, « Regards japonais sur l'espace domestique parisien », EspacesTemps.net, <https://www.espacestems.net/articles/regards-japonais-sur-espace-domestique-parisien/>, Mis en ligne le 12 juin 2006, Consulté le 3 janvier 2019

⁴³ John THACKWRAY, My Room, portrait d'une génération, Édition française, 1 mars 2017

Toutes ces photographies visuelles, témoignent de la culture de l'habitant, des nombreuses différences d'aménagement des habitats et les grandes inégalités de notre monde. Chaque aménagement témoigne d'un parcours et d'une façon de vivre. Chaque personne partage à sa manière sa tradition et sa culture, comme Marcelo, un lycéen de 18 ans, à La Paz (Bolivie) explique que c'est en jouant de la musique aymara qu'il fait vivre sa culture et « *Je me sens fier d'honorer la mémoire de mes ancêtres, cela me rend heureux, tout simplement.* »⁴⁴.

Par ce principe, la culture inscrit en nous une manière de vivre que nous reportons et/ou essayons d'adapter à notre nouvelle habitation. L'aménagement de l'habitation se fait en fonction des habitudes culturelles de l'habitant. Chaque personne détient sa culture, ses habitudes, son langage et c'est ce comportement qui fait que nous sommes uniques et que nous sommes *nous*. C'est un choix personnel. C'est à nous de savoir ce qui nous réconforte, nous rassure, par notre propre choix qu'est ce qui nous convient dans notre chez-soi.

Mais l'engouement et le développement des réseaux sociaux changent la représentation du chez-soi.

En effet, les réseaux sociaux facilitent le mélange de cultures et permettent une mixité architecturale. Ainsi, l'habitant, selon ses critères personnels, peut s'inspirer des aménagements différents pour construire son habitation idéale. Il ne sélectionne que ce qui lui plaît, se l'approprie même si cela ne fait pas partie de sa culture. Nous pouvons alors parler de non-culture, c'est-à-dire un aménagement au design culturel mixte.

Par exemple, lorsque j'ai demandé à l'habitant n°2 comment serait sa représentation de l'habitation idéale ? L'habitant m'explique alors que « *J'ai besoin d'avoir un espace qui m'englobe avec des objets, des décorations, des dorures, des couleurs chaudes très saturées et profondes avec une lumière tamisée* »⁴⁵. Dans ses dires, l'habitant fait une courte pause pour me montrer sur un site d'inspiration « *pinterest* » des arabesques et des motifs marocains, jouant sur un fond de salon typique de la culture marocaine. Ce qui est en contradiction avec sa culture. C'est pourquoi dans l'étude de sa représentation de son chez-soi, la couleur se mélange avec une matière granuleuse rappelant sans le dire le retour à la terre et sa proximité avec la culture arabe.

⁴⁴ John THACKWRAY, *Idem*, p.68

⁴⁵ Pauline ZALAVARI, *Habitation sur-mesure*, mars 2019



44 ; 45 ; 46 ; 47



48 ; 49 ; 50 ; 51

⁴⁶ Derek, 30 ans, cinéaste à Paris, France

⁴⁷ Zhalay, 18 ans, lycéen à Zhambyl, Kazakhstan

⁴⁸ Ben, 22 ans, étudiant en cinéma à Dallas, États-Unis

Alliant couleur rouge orangé, terre brûlée et soupçon d'oxyde, sa planche d'ambiance inspire la chaleur, les épices et la terre.

Je m'avance à dire que de nos jours avec l'ouverture sur le monde, sur les différentes cultures qui existent, les habitations sont une mixité culturelle qui laisse place à la tendance de la non-culture. Cependant, même si on construit un chez-soi non-culturel, nous gardons toujours notre culture familiale qui nous rassure dans notre habitat.

Même si nous ne faisons plus partie de notre habitation originelle ou natale (pays natal, habitat terrestre) et malgré l'incertitude de l'habitation physique, nous cherchons toujours, par nos croyances et notre culture, à retrouver une stabilité et une protection physique et spirituelle. En effet, les gestes, les habitudes et les rites culturels nous permettent de retrouver nos origines, notre identité et notre *soi* et d'imaginer une habitation (même floue, incertaine, précaire et sommaire, terrestre ou/et céleste) qui s'apparente à un chez-soi. Notre culture définit notre habitation et sécurise notre chez-soi. Cependant avec le développement des réseaux sociaux et les différents modes d'inspiration (vitrine, site internet), l'habitation construit une fausse image de nos origines mais détermine notre choix de vivre. Le travail de l'architecte d'intérieur est donc de déterminer la limite entre l'influence et l'inspiration, et la culture permet de comprendre l'identité, les origines et de retracer l'évolution de l'habitant pour concevoir son chez-soi.

⁴⁹ Ezekiel, 22 ans, guerrier-nomade à Manyatta, Kenya

⁵⁰ Ryoko, 25 ans, ingénieure informaticienne à Tokyo, Japon

⁵¹ Pema, 22 ans, apprenti dans un monastère bouddhiste à Katmandou, Nepal

⁵² Sabrina, 27 ans, institutrice à Beyrouth, Liban

⁵³ Marcello, 18 ans, lycéen à La Paz, Bolivie

2. L'APPROPRIATION ET IDENTIFICATION DU CHEZ-SOI

Plusieurs étapes composent l'appropriation d'une nouvelle habitation afin d'identifier un chez-soi. La propreté de notre chez-soi est de rigueur mais la souillure temporalise notre vie et notre existence. Cependant, au fur et à mesure de son appropriation de l'espace, l'habitant entame une reconfiguration de sa manière de vivre. C'est ainsi que l'architecte d'intérieur accompagne son client-habitant et anticipe ces différentes étapes.

2.1 – NETTOYER ET PURIFIER POUR HABITER

L'entrée dans une nouvelle habitation, qui n'est pas la nôtre et/ou qui n'est pas encore la nôtre, nous procure un sentiment d'insécurité car elle est *sale, incertaine, floue et inconnue*. Cette habitation est étrangère à notre corps, à notre mémoire, à nos sens et notre identité. Elle n'est pas nôtre. Nous changeons de logement. Tout ce qui était ancré dans nos sens est alors perturbé et dénué de repère spatial. Les lignes et les formes ne sont plus les mêmes et notre vision de l'habitation-protection se transforme en une entité encore inconnue à nos sens. Dénudés de nos sens de protection, nous ne connaissons pas les recoins de l'habitation, ni les endroits des interrupteurs, des prises, la hauteur des marches, tout ce qui se rapporte de l'automatisme et de l'inconscient. Cet effort supplémentaire de recherche à comprendre les systèmes de l'habitation est une perte d'énergie. C'est pourquoi, l'une des premières actions que nous exerçons sur cette habitation, avant même d'aménager et avant même d'installer nos meubles, se trouve être un nettoyage intégral de l'habitat.

Le nettoyage est une forme de relation et de communication avec son environnement. C'est une première approche pour se présenter à l'habitation. Comme un organe vivant qui respire, l'habitation a besoin d'être soignée. Par cette action, nous enlevons les derniers résidus, les dernières traces de vie de l'ancien locataire (naturels ou humains).

L'art d'aménager notre nouvelle habitation passe par une étape importante : celle de la nettoyer. En effet, nettoyer nous permet de découvrir les recoins et chaque parcelle du corps de l'habitation. Nous la *déshabillons* et la mettons à *nu* pour comprendre sa fonction et imaginer ses futures fonctions.

Le nettoyage est une première approche pour s'approprier l'habitation. Par exemple, dans les films de Miyazaki, les personnages sont confrontés à la saleté des lieux, dès leur entrée dans la maison. La particularité des œuvres filmographiques de Miyazaki est que l'histoire précède un « déménagement » des personnages, par l'abandon de leur pays natal (*Le château dans le ciel*⁵⁴, *Princesse Mononoké*⁵⁵) ou sur le point d'habiter une nouvelle maison (*Mon voisin Totoro*⁵⁶, *Kiki la sorcière*⁵⁷, *Le voyage de Chihiro*⁵⁸, *Le château ambulant*⁵⁹). Les personnages sont confrontés à un espace inconnu dans lequel ils vont devoir évoluer, vivre et construire peu à peu un intérieur habitable et une vie quotidienne. Les fillettes de *Mon voisin Totoro*⁶⁰ prennent la peine de marcher sur les genoux, la première fois qu'elles entrent dans la maison. Mais après s'être déchaussées, elles souillent le sol de leurs empreintes noires. Miyazaki prend la peine de détailler ces gestes de transition qui redonnent à l'intérieur sa véritable raison d'être. Les personnages ne sont pas chez eux tant qu'ils n'ont pas purifié l'espace.

Dans la culture japonaise, nous retrouvons cette réelle délimitation dans sa nomination de l'habitation *chez-soi*. Tout d'abord, lorsqu'on essaye de traduire le terme *chez-soi* dans le langage japonais, nous y trouvons un certain sens culturel de représentation de l'habitation. En effet, dans sa traduction le terme « chez-soi » se dit « 家 »⁶¹ (ie) qui se traduit par les mots « maison, domicile » mais aussi par « famille, parenté, relation, époux.ses ». De même qu'il peut se traduire par « 巢 » (Su) qui détient une définition beaucoup plus primitive de notre langage français, tels que « nid, repaire, antre, tanière, nicher, cacher ». Et d'autant plus étonnant, le verbe « habiter », possède la même racine (sa déclinaison, sa conjugaison est « Sumu ») que le verbe « 清む » (Shin mu) qui veut dire « clarifier, s'éclaircir » ou encore dans une traduction plus globale « être pur » comme le fait de maintenir un état de pureté. Augustin Berque appuie ce propos en déclarant que :

⁵⁴ Hayao Miyazaki, *Le Château dans le ciel* (天空の城ラピユタ, Tenkū no shiro Rapyuta), 1986, Japon, 124 minutes

⁵⁵ Idem, *Princesse Mononoké* (もののけ姫, Mononoke hime), 1997, Japon, 134 minutes

⁵⁶ Ibid, *Mon voisin Totoro*, Japon, 1988, 86 minutes

⁵⁷ Ibid, *Kiki la petite sorcière* (魔女の宅急便, Majo no takkyūbin), 1989, Japon, 102 minutes

⁵⁸ Ibid, *Le Voyage de Chihiro* (千と千尋の神隠し, Sen to Chihiro no kamikakushi), Japon, 2001, 124 minutes

⁵⁹ Ibid, *Le Château ambulant* (ハウルの動く城, Hauru no ugoku shiro), Japon, 2004, 119 minutes

⁶⁰ Ibid, *Mon voisin Totoro*, (となりのトトロ, Tonari no Totoro) Japon, 1988, 86 minutes

⁶¹ Traduction aidé par Yuudai Higa

*« Dans la maison japonaise, l'exhaussement du plancher [...] joint à l'obligation de se déchausser et à la coutume de prendre un bain chaud au retour du travail définit l'intérieur de l'extérieur sous le signe évident de la pureté. De fait, la culture japonaise semble bien associer le thème de l'habiter à celui de la pureté. »*⁶²

La purification permet de retrouver une base d'intériorité et de familiarité. Nous essayons d'exclure de l'habitation tout ce qui se rapporte à l'extérieur. Tout ce qui se trouve à l'extérieur reste à l'extérieur. Rien ne doit être apporté ou rapporté de l'extérieur, pour préserver la pureté et la sérénité qui règne dans le chez-soi japonais. Cette rupture est matérialisée par un seuil, représenté par une marche appelée « genkan ». Cet espace, définissant l'extérieur à l'intérieur de l'habitation, est une zone qui permet de se déchausser et d'enlever les habits *souillés* par l'extérieur. En France, beaucoup moins populaire, présent dans les habitations, le « sas » ou « vestibule » fait office de barrage thermique qui permet à l'habitant de poser ses affaires avant d'entrer dans la pièce à vivre.

Cet espace d'entrée est une barrière protectrice minuscule qui nous sécurise du chaos extérieur. Par exemple, comme le montre la maison Azuma du japonais Tadao ANDO, l'habitation rejette l'extérieur avoisinant, l'extérieur bruyant, dont la nature a été touchée par l'être humain. Il a cherché à rejeter le désordre et à créer des espaces qui puissent aider l'homme à reprendre conscience de lui-même. Face à la ville nipponne, chaotique et assourdissante, il a voulu bâtir des havres de paix qui favorisent le retour des sentiments forts chez les habitants.

*« J'ai construit des espaces fermés en utilisant principalement d'épais murs de béton. Le sens premier de la fermeture est la création d'un lieu pour soi, d'un territoire individuel, au sein de la société. »*⁶³

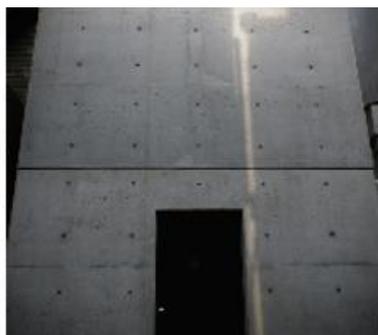
Le volume central, d'une grande hauteur, introduit dans l'habitation une vue sur le ciel, « *un élément naturel avec lequel les citadins d'aujourd'hui n'ont que de rares contacts.* »⁶⁴. Dans cet espace fermé, la vie quotidienne et les sentiments de l'habitant se rejoignent créant un espace d'émotion. L'isolement invite les habitants au recueillement en même temps qu'il favorise leur épanouissement. La cour de la maison est un lieu caché, coupé du bruit de la cité. Elle n'ouvre que sur le ciel, aux intempéries, à la lumière, au vent, à la pluie. Elle permet de prendre

⁶² Bruce BEGOUT, La découverte du quotidien, Allia, 2005, p. 214

⁶³ Yann NUSSAUME, Idem, p168

⁶⁴ Idem p.188

conscience du flux de l'air et du changement des saisons. Elle a pour fonction d'introduire les éléments naturels (non touchés ou/et salis par l'être humain) dans l'espace et de manifester la volonté de vivre en osmose avec la nature. Elle est incontournable, puisqu'elle occupe la partie centrale et les habitants doivent traverser une passerelle pour rejoindre les différentes pièces. L'habitation permet de se purifier de la *saleté* humaine. Par cette action, Tadao ANDO, propose de purifier l'espace en s'ouvrant à l'extérieur naturel et en s'enfermant de l'extérieur de la ville.



65

⁶⁵ Tadao ANDO, Maison de ville à Sumiyoshi (住吉の長屋, Sumiyoshi no nagaya), aussi appelé Maison Azuma (東邸, Sumiyoshi, Osaka, Japon, 1976

Dans la maison japonaise, la purification de l'habitation tient dans le choix de ses matériaux (Notamment le bois que nous développerons, plus tard, dans le chapitre suivant). En effet, les matériaux choisis sont fins et légers, définissant des zones de circulation et de passage, aussi bien pour l'être humain que pour l'air environnant : les cloisons évoluent, bougent, tremblent et vibrent au gré du vent. Le *Fusuma* (襖 en japonais) est un panneau coulissant opaque utilisé pour définir l'espace dans les pièces *washistu*⁶⁶ (和室 en japonais) des maisons japonaises. Il peut servir de porte et/ou de mur, afin de délimiter, nous pouvons dire, l'unique espace que forme la maison japonaise. Le *Shôji* (障子 en japonais) est une paroi japonaise, constituée d'un panneau coulissant en bois avec du papier traditionnel, *washi* (和紙 prononcé « papier japonais »). Ces matériaux et cette façon d'aménager l'espace permettent de ressentir son environnement et Junichirô Tanizaki en fait, d'ailleurs, une explication poétique :

« Au risque de me répéter, j'ajouterai d'ailleurs qu'une certaine qualité de pénombre, une absolue propreté et un silence tel que le chant d'un moustique offusquerait l'oreille, sont des conditions indispensables. Lorsque je me trouve en pareil endroit, il me plait d'entendre tomber une pluie douce et régulière. Et cela tout particulièrement dans ces constructions propres aux provinces orientales, où l'on a ménagé, au ras du plancher, des ouvertures étroites et longues pour chasser les balayures, de telle sorte que l'on peut entendre, tout proche, le bruit apaisant des gouttes qui tombant du bord de l'auvent ou des feuilles d'arbre, éclaboussant le pied des lanternes de pierre, imprègnent la mousse des dalles avant que ne les éponge le sol. En vérité ces lieux conviennent au cri des insectes, au chant des oiseaux, aux nuits de lune aussi ; c'est l'endroit le mieux fait pour goûter la poignante mélancolie des choses en chacune des quatre saisons, [...] »⁶⁷

La composition architecturale de la maison japonaise amène l'extérieur vers l'intérieur sans l'offusquer et sans la salir. Les parois *respirent* et créent une lumière élégante, dont les ombres se transforment au cours de la journée. Les panneaux coulissants *shôji* pouvaient être laissés ouverts en été. Par contre, en hiver, des panneaux en bois étaient ajoutés pour protéger le *chez-soi* du froid et de la pluie ne permettant pas aux habitants de profiter du panorama extérieur. Mais, l'apparition du verre résolut le problème de luminosité en hiver : incorporé à une partie amovible du *shôji*, il rend la visibilité de l'extérieur possible, tout en préservant la température. Ce type de *shôji* est appelé *yukimi shôji*, le « *shôji qui laisse entrevoir la neige* ».

⁶⁶ Les *washistu* désigne des pièces de style japonaise composé de tatamis.

⁶⁷ Junichirô TANIZAKI, *L'éloge de l'ombre*, édition française, Verdier, 2011, pp.20 – 21



68



69

⁶⁸ Pauline ZALAVARI, Intérieur, Visite de *Nakamura*, maison traditionnelle d'Okinawa, le 9 juillet 2018 à Okinawa, Japon,

⁶⁹ Ibid.

Dominique Buisson souligne que « [...] le Japonais préfère considérer l'homme qui, assujéti au cosmos, se fond, se love, s'intègre dans l'espace sans vouloir le dominer. »⁷⁰, comme le montrent les films de Miyazaki dont les maisons sont isolées au sein même de la nature (Mon voisin Totoro⁷¹). Je serai tentée de dire que l'habitant souhaite *changer d'air*, d'être dépaycé et de se couper de sa vie quotidienne en rentrant dans son chez-soi. En effet, dans notre société, nous sommes sans arrêt sous pression. Il est donc nécessaire de *prendre le temps* pour s'évader de notre quotidien, faire une pause et se changer les idées pour se couper de la frénésie de la vitesse. Il faut partir et se déconnecter de la réalité, voyager et divaguer dans son esprit sans être interrompu. L'être humain a besoin d'être dépaycé et d'être surpris par la vie. La nature, la vraie nature, celle qui ne peut être salie par l'être humain, celle associée au Cosmos et à l'Univers, véhicule un repos imaginaire par ses intempéries. Alors que les orages offensifs, les pluies diluviennes et les neiges abondantes peuvent faire rage dehors, l'habitation nous rappelle que nous sommes bien *chez-soi*. Gaston BACHELARD dit « [...] nous avons bien chaud, parce qu'il fait froid dehors »⁷² en analysant les direx neigeux de Baudelaire : « Il demande annuellement au ciel autant de neige, de grêle et de grêlée qu'il en peut contenir. Il faut un hiver canadien, un hiver russe. Son nid en sera plus chaud, plus doux, plus aimé. »⁷³ C'est pourquoi, lorsque l'habitant n°5 (confère p.) me parle du plaisir de « *prendre le temps* »⁷⁴, mon esquisse se transforme spontanément en habitation ouverte sur l'extérieur pour qu'il/elle puisse prendre le temps pour soi par une divagation de son esprit.

Une habitation ouverte reflète un esprit ouvert et la nature augmente la valeur d'intimité entre l'habitant et son chez-soi par des changements temporels et éphémères. Le *chez-soi* est la coupure, la purification de l'esprit meurtri de l'habitant et l'ouverture vers l'extérieur nettoie ses pensées. Pour ce faire des aménagements tels que le *shoji* et le *fusuma* permettent cette purification de l'esprit et de l'habitat. Il est bien connu que dans la culture japonaise l'intérieur et l'extérieur ne sont qu'une et unique pièce mais la délimitation entre l'intérieur intime et l'extérieur chaotique des villes est bien définie par le *genkan*. Le fait de délimiter ce qui est contraire au confort de l'esprit de l'habitant permet de s'approprier l'espace et de définir le chez-soi.

⁷⁰ Dominique BUISSON, *Le corps japonais*, Hazan, p. 177

⁷¹ Hayao Miyazaki, *Mon voisin Totoro*, Japon, 86 minutes, 1988 (Japon)

⁷² Idem, Gaston BACHELARD, p.52

⁷³ Ibid.

⁷⁴ Habitant N°5 « je prends le temps de manger mon gouter au soleil », *in*, Pauline ZALAVARI, *Habitation sur-mesure : Introduction*, mars 2019

2.2 – LA SOUILLURE DE LA VIE

« Le tissage de signification entre l'habitant et sa maison issu des pratiques n'est pas seulement de l'ordre du marquage ou de la personnalisation, mais de l'identification et de l'inscription d'un mode d'être. L'habitant se signifie, articule sa propre syntaxe spatiale à travers l'arrangement, les espacements des choses, leur entretien et leur modification, en somme à travers un bricolage souvent modeste de sa maison qui donne à celle-ci sa tonalité affective propre. L'habitant élabore ainsi un monde familier auquel il s'identifie non parce que ce monde est à son image, mais parce qu'il maintient ouvertes les dimensions de sa temporalité. »⁷⁵

Investir, marquer, trouser, percer, remplir l'espace, il existe bien nombre de façons de personnaliser pour concevoir son *chez-soi*. L'habitant-bricoleur instaure sa part d'identité dans le processus de création de l'habitation pour la faire à son image et à ses rêveries. L'habitant devient architecte de sa propre habitation. L'appropriation du chez-soi est possible par l'action de la représentation de nos pensées, de notre imagination et de notre être. Ce processus de création permet de s'identifier à l'espace et procure un sentiment de bien-être, au plus proche du bonheur, pour pouvoir enfin se sentir vivre.

C'est au travers du temps que nous prenons nos marques vis-à-vis de l'habitation et nous avons une préférence pour les biens usés. Si nous vivons dans une nouvelle habitation, nous aimons percevoir notre meuble usé par le temps, marqué par notre touche sentimentale, trôner au coin

⁷⁵ Maria Villela Petit, L'appropriation, p.6. *in*, SEGAUD BRUN et BONVALET, Dictionnaire critique de l'habitat et du logement, Paris, Editions Armand Colin, mars 2003, p.27-30

du mur, comme si ce meuble avait toujours été là et comme si nous avions toujours été là. Marque de notre existence et de notre vie, le temps est une fierté de pouvoir le représenter et le montrer à l'autre.

« Les chinois ont un mot pour cela, « le lustre de la main » ; Les Japonais disent « l'usure » : le contact des mains au cours d'un long usage, leur frottement, toujours appliqué aux mêmes endroits, produit avec le temps une imprégnation grasse ; en d'autres termes, ce lustre est donc bien la crasse des mains. [...] et que vivre dans un bâtiment, ou parmi des ustensiles qui possèdent cette qualité-là, curieusement nous apaise le cœur et nous calme les nerfs. »⁷⁶.

Curieusement, (et pour certaines personnes) la saleté est un outil permettant de s'appropriier l'espace. Xavier De Maistre, l'explique bien dans son contexte de *Voyage autour de ma chambre*⁷⁷. En effet, il explique qu'il éprouve un bonheur particulier en se lovant dans son fauteuil et en retrouvant chaque poussière trônant sur les objets à leur place. De même qu'un jour, il est outré par son domestique, qui a enlevé la poussière sur le tableau qu'il avait méticuleusement laissée.

Cette tolérance de la saleté, ou encore la définition du mot « propre » peut être différente selon les personnes, leur culture et les personnes accueillies (public, famille, amis, intime). Dans notre langue française, il est intéressant de voir que dans son étymologie le mot « propre » se décline de plusieurs manières. A l'origine, le mot, du latin *proprius* (de ce qui est personnel), est composé de *pro* (« pour ») et de *privus* (« individuel », « propre à chacun »). Le sens de « soigné », « nettoyé », proviendrait de cette volonté de l'être humain d'entretenir avec soin ce qui relève du bien privé et à négliger le bien public. C'est-à-dire, que notre degré de saleté ou notre degré de propreté désigne « la propreté propre à chacun ». Ainsi, nous pouvons nous demander, quel est le degré de saleté toléré pour notre chez-soi ?

En effet, si nous vivons tout.e seul.e dans notre habitation, notre tolérance ne sera pas la même que si nous accueillons une personne étrangère dans notre chez-soi. Lorsque nous sommes

⁷⁶ Junichirô Tanizaki, idem, p. 33

⁷⁷ Xavier DE MAISTRE, *Voyage autour de ma chambre*, Chapitre Expédition nocturne autour de ma chambre, édition libre, 1794

seul.e dans notre chez-soi, nous sommes seul.e dans notre intériorité. Faire entrer une personne dans son habitation revient à *montrer* son *chez-soi* intime.

C'est pourquoi, notre degré de tolérance change lorsque cette personne est intime car il est vrai que nous choisissons nos ami.e.s. Nous les choisissons, de manière inconsciente, en leur attribuant des rôles qui correspondent à notre histoire personnelle. Sans le savoir, des schémas et mécanismes nous font nous tourner plus vers certaines personnes que d'autres. Avant que je n'entre dans son habitation, un.e ami.e me dit « *Ne fais pas attention au désordre* »⁷⁸. Il/elle ouvre la porte de son habitation « non rangée », telle qu'il/elle y vit habituellement sans fausse image. Cependant, notre degré de propreté change radicalement lors de l'accueil d'un.e membre de notre famille. Les ami.e.s peuvent être éphémères et occasionnel.le.s à qui nous pouvons montrer notre souillure. Par contre, envers sa famille, la dimension de fierté et de respect prend le dessus pour lui montrer nos exploits et notre évolution dans le temps. C'est pourquoi, un grand ménage dans toute la maison, une salle à manger impeccable, une belle grande table dressée permettent de montrer sa richesse de savoir vivre et de son temps passé dans cette habitation aux invité.e.s. Nous montrons notre *égo* sous un aspect de *soi*. Il est donc plus intéressant pour un.e architecte d'intérieur de voir une habitation non rangée et souillée afin d'en corriger les imperfections.

Pouvons-nous clairement parler de « saleté » et de « propre » pour une habitation ? En effet, nous, habitant, nous aimons nous amuser en marquant et dégradant notre intérieur. Des trous pour accrocher des tableaux, les rayures d'un meuble déplacé ou les traces de couteaux sur un plan de travail, sont des marques de notre existence. Un bel exemple de marque de notre appropriation de notre habitat sont les inscriptions marquées sur un mur des tailles de nos enfants, comme une toise qui a une histoire. Ces détails anodins et parfois inaperçus sont des éléments importants pour un.e architecte d'intérieur. En effet, c'est par ces marques, qu'il/elle comprend les problèmes que peut rencontrer l'habitant avec son habitat. Les marques laissées par les habitants définissent les contraintes d'un prochain aménagement du chez-soi.

L'habitation est un membre et un organisme de la famille qui respire, et comme un être vivant, elle vit avec son temps. Il existe plusieurs matériaux souillés naturellement et marqués par le temps qui permettent une meilleure appropriation de notre habitation à un chez-soi.

⁷⁸ Discussions échanger avec une amie en explorant son habitation.



79



80

⁷⁹ Kodomo no Ame to Yuki, Mamoru Hosoda, 117 minutes, Japon, 2012. 34 minutes 07s

⁸⁰ Kodomo no Ame to Yuki, idem, 34 minutes 10s

Le bois est l'un des principaux matériaux appréciés dans une habitation. Il procure un sentiment de chaleur et de douceur dont la teinte et la coloration ne sont pas égales. Matériau noble et respectueux de l'environnement, il offre une valeur affective et sensorielle à l'habitat. Du toucher physique à la vision qu'il procure, le bois apporte un bien-être à l'habitant et favorise ce besoin primaire d'être en communion avec la nature. Lieu de rêverie, la forêt est un endroit mystérieux qui éveille notre imagination et raconte des histoires. Les arbres tout comme le bois sont une légende vivante dont certaines espèces ont traversé des siècles. En effet, qui n'a pas déjà rêvé de vivre dans une maison ancienne faite de pierres brutes et de bois. Le bois est un matériau vivant qui donne une âme à une maison. Le parquet noirci et foncé par le temps, craque, vibre, chante et d'une certaine manière, hante la maison tout comme son habitant. L'habitant aime les matériaux bruts provenant de la nature. Sali par la nature et souillé par le temps, le bois n'est pas un matériau *propre*. Il est habité par le vivant et c'est ce qui lui donne des caractéristiques tant appréciées par l'habitant.

Autre exemple de matériaux bruts dans une habitation, la pierre, plus précisément le quartz, installée comme plan de travail dans une cuisine est appréciée pour ses propriétés résistantes, visuelles et sensorielles.

Une nouvelle tendance dans les architectures contemporaines et matériau de prédilection des architectes RCR, l'acier corten est apprécié pour son esthétique. En effet, l'acier corten, aussi appelé korten, est un acier à l'aspect rouillé de couleur brun-orangé dont sa coloration est due à la couche d'oxydation auto-protectrice qui se forme naturellement avec le temps. Il est assez intéressant de voir que sa nomination est CORrosion resistance (résistance à la corrosion) et TENSile strength (résistance à la traction). Il est un métal qui évolue avec le temps et son environnement. Dans notre culture, la rouille est synonyme de mauvais entretien voire de fragilité. Ces architectures en corten sont un renversement des mentalités et un bouleversement des préjugés. Par exemple, dans l'architecture du Musée Soulage, le matériau souillé par le temps s'harmonise et s'inscrit très bien dans une ville ancienne où le patrimoine culturel est prédominant. L'acier corten est donc le prolongement de la temporalité et du paysage architectural de la cathédrale Notre-Dame de Rodez.

« L'acier Corten, dont la patine porte la marque du temps, s'intègre parfaitement dans l'environnement végétal du parc. Ce n'est pas un matériau inerte et aseptisé. Par ailleurs, son chromatisme n'est pas sans rappeler le grès rose de Rodez »⁸¹

Le fait de choisir un matériau tel que le Corten permet que le Musée Soulage soit intégré et accepté dans le paysage architectural de la ville de Rodez. La souillure est une relation entre l'habitant et l'habitat. En reprenant l'exemple des personnages de l'univers de Miyazaki, la petite Chihiro, du film *Le voyage de Chihiro*⁸² est engagée pour travailler dans les bains de Yubaba et sa première tâche consiste à nettoyer les zones les plus sales du lieu. Ce faisant, elle sera vite acceptée par l'ensemble de la communauté, qui la rejetait violemment, au départ.

La souillure, la crasse, le lustre de la main comme dit l'artiste, sont des marques du temps et traduisent l'appropriation de l'habitant. Nous marquons, écrivons, souillons pour montrer que nous existons et vivons dans cette habitation. Ses marques nous procurent une relation de fierté et un sentiment de confort par leur vision. Le bois est un matériau dont le temps et la nature a déjà déposé son empreinte. La souillure est une marque du temps et l'imperfection idéal pour nous procurer un sentiment de chez-soi.

⁸¹ RCR architectes (Rafael Aranda, Carme Pigem et Ramon Vilalta), Musée soulage, <https://musee-soulares.rodezagglo.fr/musee/presentation/approche-architecturale/>, consulté le 25 avril 2019

⁸² Hayao Miyazaki, *Le voyage de Chihiro*, Japon, 124 minutes, 2001



83



84

⁸³ RCR architectes (Rafael Aranda, Carme Pigem et Ramon Vilalta), Musée soulage, <https://musee-soulares.rodezagglo.fr/musee/presentation/approche-architecturale/>, consulté le 25 avril 2019

⁸⁴ Ibid.

2.3 – DIMINUER POUR RECONSIDERER SA FAÇON DE VIVRE

Une fois l'habitation appropriée, salie et marquée, l'habitant peut qualifier son espace de *chez-soi*. Avec le temps, il/elle a pu se forger un foyer et acquérir une relation de sécurité avec son habitat. Cependant, au cours de notre vie, nous accumulons énormément d'objets. Des souvenirs de voyage, aux objets d'enfance, nous sommes matérialistes et donnons de l'importance au superflu et au futile. Faisant partie d'une société de consommation, nous achetons par compulsion et les vitrines alléchantes des enseignes ne nous aident pas. Mais pourquoi achetons-nous ? Nous sommes en permanence bombardés d'informations et de publicités qui transforment nos désirs en besoins. L'achat est lié à une addiction. Nous ne pouvons pas nous empêcher d'acheter, d'empiler, de collectionner. L'appropriation, l'appartenance d'un bien deviennent vitales et fonctionnelles.

Nous sommes débordés d'objets futiles et inutiles qui n'ont plus leur place dans notre vie quotidienne. Nous pouvons alors nous demander, pourquoi les gardons-nous ? Il est normal de leur donner de l'importance et d'avoir un sentiment de culpabilité en les jetant. En effet, nous nous sentons coupables d'avoir acheté des vêtements que nous n'avons jamais portés par pure envie. Nous gardons précieusement des objets de notre quotidien : des cartes postales, des cartes de vœux jamais écrites dans nos tiroirs, des cartes routières obsolètes, de la vaisselle ancienne (soupière, saucier...) et se dire par principe que « cela peut toujours servir ! ».

Il existe toutefois une évolution dans notre rapport à l'appropriation d'objets. La génération de mes grands-parents, sortant de la seconde guerre mondiale, avait pour objectif de posséder une maison et un foyer le plus rapidement possible. Ceci afin d'effacer les mauvais souvenirs, de se sentir en sécurité par la création d'un chez-soi et de fonder une famille. Puis dans les années de nos parents (*baby-boom*), la société a évolué et avec elle le niveau de vie et les mentalités. Leur nouvel idéal de vie n'était plus seulement de bâtir un foyer, mais d'avoir une situation stable et d'accumuler des biens physiques, en consommant toujours plus. La société de consommation est alors née. Nous, génération des années 90, nous avons été formatés par cette société de consommation. Par l'ouverture du monde grâce à internet et des réseaux sociaux, nous aspirons à toute autre chose et voulons vivre notre part d'expérience. Nous nous détachons de l'appropriation par souci d'écologie ou par absence d'intérêt de possession matérielle. Nous souhaitons garder cette notion de chez-soi tout en voyageant et en ayant cette liberté d'expérience. Nous revenons aux fondamentaux par la diminution de l'habitation et nous débarrassons du futile et de l'inutile.

Les habitants essaient de se détacher de cette société de consommation, de revenir aux prémices d'une habitation *saine*. En effet, les objets volent l'énergie de l'habitant par la surabondance d'informations physiques, sensorielles et émotionnelles. Les objets sont une vitrine texturale de l'habitation. Au lieu d'avoir une habitation horizontale, le chez soi se transforme en relief, en stratification du désordre. Cette habitation trop chargée impose à notre vie une pression inutile et stressante.

Ils/Elles tentent de se recentrer sur l'essentiel en enlevant le superflu qui perturbe, embolise, trouble, salit leur chez-soi. Toutefois, certains objets, de petite ou de grande taille, imposent une prestance émotionnelle dans notre habitation. Etant donné que le chez-soi est notre espace de bonheur, nous essayons de recréer ce sentiment de bonheur en emportant avec nous tout objet symbolisant l'image de notre habitation. Ainsi, j'aime à penser que les objets émotionnels se placent comme des porte-bonheurs, que nous pouvons transporter dans nos nouvelles habitations, nos voyages, des lieux éloignés de notre chez-soi originel.

Ranger, trier ou jeter, permettent de donner plus d'importance à moins d'objets et ainsi de garder l'essentiel qui nous redonne de la joie et du bonheur. Ces processus sont l'occasion unique de

comprendre ce qui compte dans nos vies. Nous voulons maîtriser ce qui se trouve chez soi et la diminution des objets reconsidère notre façon d'habiter en nous recentrant sur l'essentiel de notre habitation.

C'est pourquoi nous voyons un engouement pour les habitations de petite taille. Les habitants diminuent leur possession matérielle et privilégient leur instinct primitif. Ils/Elles aspirent à une habitation plus petite, simple, efficace et fonctionnelle au détriment d'une grande habitation imposante (comme le souhaitaient nos parents) qui *vole* de l'énergie inutilement en entretien : moins d'espace signifie moins d'espace à nettoyer ou à occuper. De plus, l'être humain essaye de trouver des alternatives et de se détacher de cette société de consommation. Les habitants aspirent à une vie plus tranquille et à un style de vie plus facile, écologique et durable.

C'est pourquoi, la *Tyni-house* pourrait se voir comme étant un mouvement social et architectural volontaire de l'habitant vers une petite habitation. Le concept a émergé aux États-Unis après le passage de l'ouragan Katrina en 2005 afin de reloger des personnes démunies de leurs habitats. Mais forte de son potentiel, la *Tiny-house* sillonne de plus en plus l'hexagone et fait même office de résidence principale et propose une alternative aux lieux de vacances. Ce mouvement a véritablement pris de l'importance car il s'inscrit dans les problèmes que notre société rencontre actuellement : surpopulation, réduction de l'espace, durabilité de l'habitat et coût abordable. La *Tyni* (*petit* en anglais) et *House* (*maison* en anglais), que l'on appelle « la petite maison » ou « Micromaison » en français, est une petite habitation ayant les mêmes caractéristiques qu'une habitation dite « traditionnelle » : un toit, des murs, des fenêtres, un système de chauffage pour se protéger des intempéries, du froid et de l'extérieur ; un espace de vie, pour permettre à son habitant de s'asseoir, manger, se divertir, travailler et recevoir ses amis ; un espace cuisine ; un espace couchage ; un espace sanitaire ; des espaces de rangement. En moyenne une *Tiny-house* fait dans les 10m² pour les plus petites et 40m² pour les plus grandes. Par sa petite taille, l'habitation aspire à un concept moins matérialiste et l'habitant reconsidère sa manière de vivre par un confort réduit et primitif.

La *Tyni-house* est une petite maison en bois, sur roues et ce qui la différencie des habitations nomades (caravane, roulotte ou camping-car) est son toit. Il est vrai que dans la *Tiny-house* propose une toiture pointue. J'insiste sur le terme pointu de la toiture, rappelant sans conteste la maison natale, la maison de nos souvenirs, de notre enfance avec un toit pointu.



86



87

⁸⁶ Julie ZALAVARI, Forêt dazrou, Maroc, 4 décembre 2018

⁸⁷ idem. Intérieur de l'habitation, 29 novembre 2018

La vie en habitation nomade est plus qu'une envie de liberté et de voyage. En diminuant considérablement ses besoins matériels et en triant d'une façon drastique, l'habitant-voyageur construit un ensemble nécessaire à la vie. En analysant l'aménagement du van de ma sœur, j'observe une reconsidération des fonctions des espaces. En effet, la *cuisine*, n'est pas réellement une cuisine. Elle est nommée ainsi, par sa seule composition de l'évier et de la plaque de cuisson se trouvant sur un *plan de travail* (à voir si nous pouvons le nommer aussi « plan de travail »). La porte des toilettes ne se trouve pas au bout du couloir et la douche ne coule pas à l'infini avec de l'eau chaude. Par exemple, la douche étant une perte considérable d'espace n'existe que par un pommeau de douche. Octave, de son nom de van, est donc composé d'un coin cuisine, d'un coin de rangement et d'un lit. Rien n'est laissé au hasard et tout objet à sa fonction et sa place. Parfois même certains objets sont détournés de leur fonction d'origine : un couteau peut couper et aussi servir de ciseaux, de pelle, de pince coupante... Il n'y a pas de superflu.

Le retour vers la nature et vers l'essentiel, oblige l'habitant-voyageur à modifier ses habitudes de vie. Il faut anticiper la fermeture des magasins pour la nourriture et trouver un endroit pour dormir avant la nuit. De plus, il faut être attentif aux sons du moteur et aux niveaux des liquides pour maintenir son habitation nomade en forme et fermer ses portes pour éviter tout intrus malvenus.

L'habitation nomade n'est pas un chez-soi à proprement parler. Le van n'est que la protection extérieure, un bunker de l'intimité et une valise nécessaire à la vie. Le chez-soi ne se cantonne pas à l'intérieur de l'espace, mais, il est agrandi, changeant en fonction du paysage et de ses choix de territoire. C'est dans le paysage que nous trouvons cette part de chez-soi. Nous roulons, nous nous arrêtons et nous dormons où nous voulons. La vie, le chez-soi ne sont pas enfermés dans les murs de l'habitation mais ils sont nomades.

Les espaces diminuent et notre façon d'habiter diminue avec eux. L'habitation intérieure ne se cloisonne plus et ne se limite plus aux espaces fonctionnels conventionnels (cuisine, séjour...). Nous pouvons alors nous demander, comment concevoir un chez-soi dans un espace diminué et quelles seront les fonctions de cet espace ?

3. L'ARCHITECTE D'HABITATION, CREATEUR DE CHEZ-SOI

Dans mon projet d'étude, l'espace est diminué pour favoriser ce retour à l'essentiel et favoriser l'ouverture vers l'extérieur et vers la nature. Les marques et les repères spatiaux permettent à l'habitant de s'approprier l'espace et dans faire son chez-soi. Déterritorialisé, il/elle retrouve une part de sécurité par sa structuration sociale.

L'évaluation des différentes représentations et d'appropriation de l'espace permet à l'architecte d'habitation de construire une architecture, favorisant la création de chez-soi.

3.1 – LES DISPOSITIFS DE LA CONCEPTION DU CHEZ-SOI

Dans ces deux premières parties, nous avons analysé les différentes représentations psychologiques et émotionnelles du chez-soi en ressentant la relation entre habitant et habitat. Forte de mes conclusions, concevoir un chez-soi intime, plastique mais ouvert à son environnement permettra à l'habitant de vivre et d'exister loin de son chez-soi originel.

Dans mon programme de projet d'étude, j'ambitionne de concevoir des logements étudiants en face du Centre Universitaire du Tarn-et-Garonne.

De nos jours, nous tentons d'échapper à notre quotidien rythmé et répétitif de notre société bruyante où toute la phrase : métro, boulot, « dodo » prend tout son sens. Il nous faut un bol d'air, trouver un lieu d'évasion et de repos. Il nous faut un espace de ressourcement pour fuir la ville et pouvoir s'évader de la routine et échapper à la réalité par un loisir abstrait, imaginaire ou philosophique. Par la proximité des logements étudiants avec leur espace de travail, j'envisage une promenade permettant à l'habitant-étudiant de se dépayser avant d'entrer dans son habitation. Cet espace serait une sorte de délassement, un abandon de la réalité afin de se déconnecter de ses études et de se libérer de son quotidien.

Cette *promenade*, délimitée par un environnement végétal, mène à des espaces privatifs dans un territoire collectif. La promenade est une pratique corporelle, voire spirituelle. Par la marche associée au vagabond, à l'errant, au va-nu-pieds, l'habitant-étudiant devient un randonneur pour un court instant. Malgré l'abondance de végétation s'apparentant à une forêt secrète et intimiste, cet unique sentier piétonnier est propice aux rencontres entre habitants-étudiants. Ils/Elles se

croisent, discutent, se connaissent et échangent. Quand tout à coup au détour d'un arbre, d'un buisson, d'un repère végétal, l'habitant-étudiant s'aventure hors du sentier et découvre dans un espace dégagé, un *jardin* privatif d'une collectivité de 3 à 5 logements. Ces *jardins* privatifs collectifs favorisent la rencontre entre voisin ce qui n'est pas le cas dans une grande ville où les jardins sont individuels et clôturés. Ici la nature à elle seule délimite des espaces sans pour autant les isoler. Toutes ces étapes de dépaysement, de la promenade à l'habitation, en passant par la forêt, favorisent la création de l'ambiance intimiste, propice au chez-soi.

Depuis des temps immémoriaux, les êtres humains ont aménagé des terrasses sur les pentes des montagnes, pour créer des parcelles suffisamment horizontales pour être cultivées. Pour parvenir à une habitation, il faut la construire, la créer, l'imaginer pour pouvoir y habiter. Heidegger aime à penser qu'il faut la *bâtir*. Il est fort intéressant de voir que sa traduction de bâtir et d'habiter, *bauen* en allemand, est le verbe *cultiver*. La structure de mon terrain, dénivelée en balcon, favorise des espaces intimes. Nous passons du dénivelé aux terrasses propices à la *culture* de l'habitat. Ainsi, l'habitant-étudiant pourra *cultiver* son habitat pour en faire son *chez-soi*.

Grâce aux structures caractéristiques du terrain sélectionné, nos logements s'harmonisent avec leur environnement et s'apparentent à une architecture organique. L'architecture organique est une philosophie qui favorise l'harmonie entre l'habitation humaine et le monde naturel. Ce concept vise à intégrer délicatement l'architecture dans son environnement en le respectant, sans l'effacer. L'idée de base n'est pas de soumettre la forme mais de laisser la forme se développer dans son environnement.

Les logements des habitants-étudiants épousent la structure en pente du terrain pour faire une partie intégrante d'une composition unifiée et interreliée. Leur toiture, légèrement dénivelée, fait écho au relief. Le choix d'une toiture végétale m'est venu naturellement. Elle s'intègre dans cet environnement et ne le dénature pas. Vus d'en haut, sur le plan de masse, les logements disparaissent et se fondent dans leur environnement. Cette composition apporte une autre touche chromatique et matérielle à la structure. Cette structure écologique embellit l'espace et contribue à la biodiversité.



Avec ce toit végétal, l'architecture paraît enterrée telle un habitat troglodyte rappelant le premier refuge de l'être humain⁸⁹. Au fur et à mesure de l'évolution de l'être humain, ce refuge troglodyte se détache de la roche pour devenir une habitation telle que nous la connaissons de nos jours. Par ces logements semi-enterrés, l'habitant-étudiant retrouve une part primitive de son humanité pour mieux se l'approprier. Le terme troglodyte est très intéressant dans son étymologie car il vient du latin *troglydyta*, mot issu du grec ancien qui signifie *caverne* et *pénétrer dans, plonger*. Il est vrai que la grotte est un habitat clos, sombre et profond dont seule la lumière naturelle, à travers des failles et des fentes dans la roche permettent de créer des fenêtres naturelles et d'en découvrir sa structure. Ainsi, dans la continuité de cette composition, l'entrée se fait par un creux, une ouverture dans l'architecture et se prolonge sur le toit créant un puits de lumière tout le long de la pente et donc de l'habitation.

A l'intérieur de ce refuge, le plafond se trouve dans la continuité de la pente, en une structure inclinée, non conventionnelle, asymétrique. L'architecture n'essaye pas de dissimuler ce dénivelé mais au contraire, le plafond le met en valeur.

Par sa composition semi-enterrée, l'architecture implante l'habitant dans la nature. De par sa faille-fenêtre, il/elle est plongé.e dans une ambiance primitive de l'être humain. De plus pour que l'habitant-étudiant s'immerge dans la végétation, une fenêtre-banquette s'avance en dehors du mur. C'est dans ce cadre environnemental, de ressourcement, atypique et végétal que l'habitant-étudiant doit s'approprier l'espace pour l'identifier comme étant son chez-soi.

Dans cet espace hors du commun, je reconsidère ses différentes fonctions en combinant le séjour, la cuisine et l'espace de travail pour en faire un espace dynamique de vie pouvant être ouvert vers l'extérieur et au collectif. De plus, une grande et longue table sert de support de loisir, de création, d'études, de rassemblement et de convivialité entre l'habitant-étudiant et ses convives.

Autrefois, le salon avait une place centrale dans nos habitations grâce à la cheminée. La famille se retrouvait, discutait, jouait ou lisait un livre près du feu. Puis, avec l'arrivée des nouvelles technologies, les écrans ont détrôné la cheminée au point de changer la disposition et la fonction du salon. Il n'y a plus de communication possible dans l'habitation ni de création de souvenirs dans ce nouveau lieu de vie. Ainsi, l'association d'un canapé et de la fenêtre-banquette redonnent

⁸⁹ Cf introduction pp. 17-18

une âme à cet espace de vie dans les logements. La fenêtre-banquette donne à l'habitant-étudiant un espace intime et le canapé sera là pour accueillir d'autres habitants-étudiants. Par cette configuration, lorsque l'habitant-étudiant se retrouve seul, il a la possibilité de s'installer en face de la fenêtre-banquette qui fera office d'écran projetant la vie extérieure.

Plus l'espace est petit et étroit, plus les fonctions des espaces se centralisent. Cependant, restera et perdurera la cuisine. En effet, la cuisine est le point central de la vie quotidienne de l'habitant. Il/Elle passe autant de temps dans la cuisine que dans son lieu de vie. Elle est un point vital et nécessaire au bon déroulement de la vie de l'habitant. Par exemple, même dans l'aménagement du van de ma sœur, dans 5 m², la *cuisine* est toujours présente. Il est donc important de ne pas la dissimuler quelle qu'en soit la manière.

Enfin, je priorise l'intimité en séparant l'espace de couchage et la salle d'eau accessibles qu'à l'habitant-étudiant.

En associant la nature au logement, l'habitant-étudiant retrouve une part primitive comme l'était le premier habitat de l'être humain, la grotte. Il/Elle cultive son habitation d'une manière intime et collective afin de se l'approprier et de construire son chez-soi.

3.2 – L'ARCHITECTURE SOCIALE, PROVOCATEUR DE LIEN

De nos jours, l'habitant s'enferme de plus en plus dans son habitation. Il se coupe du monde extérieur et avec l'expansion d'internet il ne sort plus de chez lui. Le lien social est rompu. Notre architecture prône le collectif en stimulant les discussions et en favorisant ce lien social. Elle est un premier pas pour rectifier les comportements humains afin d'assurer une cohésion sociale et d'assurer l'intégrité de chacun.e. Au départ, l'habitant-étudiant se cantonnera à son habitation mais avec le *jardin* privatif collectif et l'unique promenade, il/elle évoluera progressivement vers un lien social afin d'acquérir une identité sociale et des valeurs communales.

Humainement parlant, les associations permettent de construire et d'établir des liens sociaux dans notre société, en proposant des activités allant de la simple partie de cartes le soir, à un voyage organisé le week-end. L'association ACID (Association Couleur Image Design) de l'Institut Couleur Image Design bâtit des liens sociaux permettant aux étudiants de l'ISCID de se rencontrer et de s'épanouir lors de divers événements. Le nouvel habitant-étudiant se trouve dans une ville étrangère, avec des personnes inconnues et un espace non marqué, il se sent déstabilisé et en insécurité. En se fondant dans la masse et en suivant le *rythme*, l'habitant-étudiant sera plus à même de participer aux événements organisés par l'association.

Pour atteindre un accomplissement de soi et s'identifier au lieu, selon la pyramide de A.H Maslow, l'habitant a besoin d'appartenance (l'amour et l'affection des autres) afin d'appartenir et de créer des liens. De ce fait, il/elle pourra mieux approprier le lieu et l'espace afin qu'il/elle se sente chez-soi.

Plusieurs manières architecturales permettent de construire des liens sociaux. Dans les auberges de jeunesse par exemple, le voyageur peut rencontrer des personnes de tous horizons et de cultures différentes. Les points de rassemblement comme la cuisine, le séjour, le dortoir et même la douche favorisent le partage, l'échange et la discussion sans se connaître réellement. Malgré cette promiscuité, tous ces voyageurs restent tout de même déterritorialisés. En se trouvant loin de chez eux, ils construisent, qui par ce lien social, un sentiment d'appartenance proche du chez-soi. Prenons l'exemple de certains groupes hôteliers⁹⁰ qui se sont diversifiés. Pour suivre les tendances et les mouvements de notre société, ils ont poussé le concept de l'auberge de jeunesse beaucoup plus loin en proposant une autre manière d'habiter et de se rencontrer à l'esthétique étonnante.

Dans ses différentes architectures le Corbusier a tenté de concevoir des architectures propices à la création d'un lien social. Il conçoit la ville comme un lieu exprimant l'évolution de la société et dresse un programme⁹¹ d'unité architecturale afin de garantir les fonctions essentielles de la vie urbaine : habiter, se recréer, travailler, circuler. Pour lui, habiter est la première des fonctions et selon ses théories, les éléments essentiels et naturels de la ville sont le soleil, l'espace et la verdure. Partant de ce constat, son architecture met en avant l'ouverture vers l'extérieur et le décroisement intérieur. Notre étude de cas s'appuiera sur les pratiques des habitants⁹² de la Maison Radieuse⁹³ de Rezé.

Un concept d'une *rue* intérieure est une bonne idée mais n'a pas eu le résultat voulu par Le Corbusier. En effet, une cinquantaine de logements s'ouvre sur cet espace mais sur ce pallier collectif les voisins conservent les règles de politesse caractéristiques de l'espace public en manifestant une certaine distance. Cet espace est aussi complètement intérieur au bâtiment, la lumière est artificielle et n'offre pas d'ouverture sur l'extérieur. La pénombre donne une ambiance d'insécurité et de plus les habitants ont un doute sur la qualification de cet espace public ou privé. Cependant, protégées des intempéries et de la société bruyante et chaotique, cette *rue* intérieure devient un espace intermédiaire entre espace privé et espace public.

⁹⁰ Soumis à des droits d'utilisation, propriété intellectuelle Accor SA

⁹¹ La charte d'Athènes du Corbusier

⁹² Sylvette Denèfle, Sabrina Bresson, Annie Dussuet, Habiter Le Corbusier : Pratiques sociales et théorie architecturale, Editeur PU Rennes, Selon l'article des Presses universitaires de Rennes 2006.

⁹³ Le Corbusier, Cité Radieuse, Rezé, Pays de la Loire, France, 1953-1955



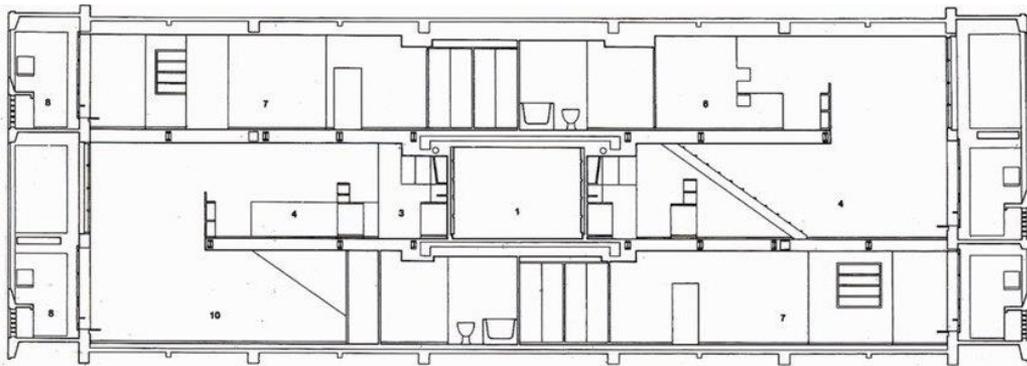
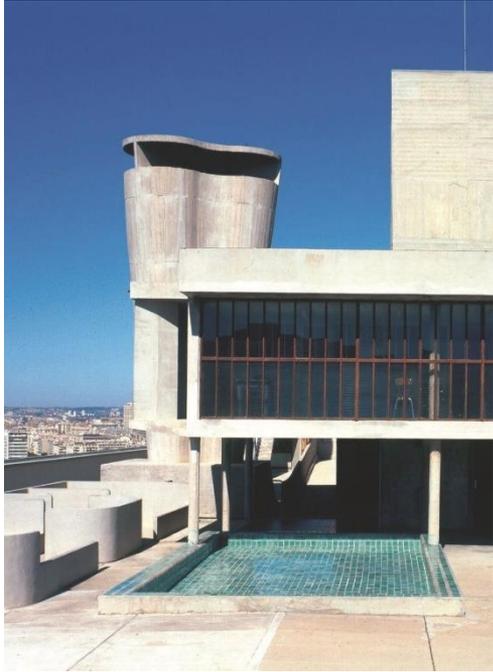
94



95

94 ©Copyright Accor SA ; © Jérémie Mazenq/Agence Abaca Corporate,
<https://www.joandjoe.com/fr/20834-hossegor/sleep>

95 ibid.



96

96 Le Corbusier, Cité radieuse © Michel Bonvin

Autre grand concept porteur du projet de la Maison Radieuse, Le Corbusier envisageait de construire une école maternelle au pied de l'immeuble pour accueillir les enfants de ses habitants et des alentours pour permettre une mixité sociale et humaine. Le Corbusier voulait éviter le repli des habitants et l'esprit de clan. Ce projet a été rejeté par la ville craignant une concurrence avec les écoles maternelles déjà existantes. De plus, il est à noter qu'il a refusé d'installer à l'intérieur de l'immeuble des espaces collectifs, tels que cinéma, église, théâtre qui auraient favorisé une vie en autarcie. Son objectif était d'abord de construire des relations de voisinage prônant sur des pratiques communes et d'entraide.

Avec l'évolution de la société, la Maison Radieuse ne correspond plus à notre manière d'habiter.

L'architecture de Jean RENAUDIE⁹⁷, incarne une véritable densité urbaine mélangeant plusieurs niveaux sociaux, organisant la vie sur une multitude d'étages qui brouille les limites entre espace privé et public. Véritable centre-ville, il propose des activités de commerce et de services publics dans lesquels les logements s'imbriquent pour créer un ensemble urbain. Cette organisation favorise les interactions entre les habitants, les usagers des commerces et des équipements et les passants. Son esthétique en forme d'étoile casse les codes d'une habitation conventionnelle et dynamise l'espace. De plus, en revendiquant le concept d'écologie, il propose aux habitants des espaces de verdure.



98

⁹⁷ Jean RENAUDIE, Opération « Jeanne Hachette », Ivry-sur-Seine, 1970-1975,

⁹⁸ idem, © Archives municipales d'Ivry-sur-Seine, Vue aérienne de l'ILN Casanova au premier plan, de la Cité du Parc et de l'école Einstein au second plan, 1994.

Je m'avance à dire que Le Corbusier n'a pas anticipé l'évolution drastique de la société. Jean RENAUDIE, quant à lui, se rapproche plus de l'organisation complexe du tissu urbain. Même si ces deux concepts sont intéressants, ils ne correspondent pas à mon projet d'architecture qui faciliterait l'intégration des habitants-étudiants dans la ville de Montauban sans interférer dans son fonctionnement commercial. C'est pourquoi mon infrastructure ne propose pas de service public déjà existant au cœur de Montauban.

Dans la conception du chez-soi, la nature doit avoir une place prédominante dans la création d'une nouvelle architecture. En effet, la société évoluant vers une surpopulation et donc un agrandissement des villes, le végétal doit rester source de vie et l'architecture ne doit pas s'imposer face à cet environnement végétal. La ville ne doit pas occuper tout le sol, il doit y avoir un équilibre entre les bâtiments de la ville et la nature. La nature permet de donner une souplesse à la ville tant visuelle que psychologique. Dans ce cas-là, les parcs, les jardins ou les espaces verts publics sont une respiration, symbolisant le *poumon des villes*.

Après cette analyse, j'ai été convaincue que de proposer aux habitants-étudiants une promenade serait un levier pour appliquer cette démarche environnementale. Outre l'unique promenade, l'habitant-étudiant pourra faire une halte dans un espace public verdoyant, au cœur de la nature et des arbres, pour faciliter les rencontres et les échanges. Cette promenade peut s'identifier aux grands boulevards dans les villes qui sont associés à un certain état d'esprit, de flânerie et de légèreté. Au lieu de desservir des commerces, des marchands et des manifestations publiques comme le feraient les boulevards, la promenade, elle, dessert des zones d'habitations.

En reprenant les caractéristiques propres à une ville, l'habitant-étudiant retrouve des repères urbains et en empruntant souvent le même chemin, nous lui procurons une routine rassurante et une identité spatiale. Par ces aménagements, l'habitant-étudiant, se sentant au départ déterritorialisé, prend possession du territoire en comprenant son fonctionnement. C'est en découvrant les coins, les recoins, les différents refuges qu'il/elle a une vision globale de l'aménagement géographique du lieu. Entre autres, cela permet d'inscrire en eux une mémoire de l'endroit. Ces modes de sociabilisation permettent une meilleure appropriation, traduisent le confort, la sécurité et l'automatisme de l'habitant-étudiant nécessaires aux étapes de construction d'un chez-soi.

3.3 – L'ARCHITECTE D'HABITATION, PLASTICIEN ET ACCOUCHEUR DE CHEZ-SOI

De nos jours, dans notre société, le métier d'architecte d'intérieur est associé à d'autres corps de métier, par exemple décorateur d'intérieur qui ne correspond pas tout-à-fait à ce que j'entends par architecte d'habitation. L'architecte d'habitation va plus loin que le simple embellissement d'une habitation. En effet, l'habitation ne peut être conçue qu'à l'intérieur. L'environnement extérieur est tout aussi important que l'intérieur et fait partie intégrante de l'habitation.

Beaucoup d'architectes d'intérieur conçoivent au premier regard un aménagement selon les dispositions des pièces, selon l'intérieur de l'habitat, avant même de prendre en compte la demande de l'habitant-client et/ou de comprendre son système de vie. Or, la nouvelle organisation intérieure de l'habitation n'est pas forcément en adéquation avec les besoins réels de l'habitant-client. Dans un premier temps, avant même d'observer l'habitat de l'habitant-client, le premier échange permet de comprendre son quotidien, sa manière d'habiter, pour imaginer et créer une première ébauche, sans être influencé par l'existant. Par ce discours, il sera possible d'observer, d'analyser le langage corporel de l'habitant-client afin de cerner les demandes réelles.

Il existe plusieurs façons de réaliser un projet, mais pour cela il faut expérimenter. Certains architectes se lancent directement dans le dessin et le croquis afin de concevoir la forme du

projet. Par exemple, Franck GHERY se jette dans l'esquisse et ce n'est qu'après qu'il se questionne sur la fonction et la technique. En appliquant cette méthode, il perçoit l'idée première de l'espace, celle de l'instinct et de la sensibilité du lieu, ainsi, l'œuvre devient plus profonde et plus proche de nos sentiments primitifs. D'autres, au contraire, font des études au préalable et construisent le projet au fur et à mesure de leur recherche et leur expérience. Cette méthode requiert de considérer ce qui est invisible dans son détail. La réflexion, le jugement et la décision permettent d'avancer dans le projet sereinement et de restituer à l'habitant-client un projet concret. Il/Elle peut présenter à sa manière la finalité du projet. Il existe plusieurs moyens de mise en volume : à plat, en dessin, aquarelle, plan, coupe, élévation ou en 3D, maquette et logiciel 3D.

Pour l'architecte d'habitation, l'expérimentation est en relation avec la vie de l'habitant-client. Les marques, le désordre et la souillure sont des éléments plastiques permettant une sensorialité de l'espace. C'est donc dans ce contexte, qu'il/elle construit une approche synesthésique. En effet, nous rappelons que l'habitant-client est un poète. *« Jamais nous ne percevrons le monde dans sa réalité, mais seulement le retentissement des forces physiques sur nos récepteurs sensoriels. »*⁹⁹. Outre l'aspect de la vie quotidienne de l'habitant-client, nous devons retranscrire un aspect mémoire/souvenir au travers d'un aménagement spatial.

Certes l'architecte doit analyser les lieux, écouter la demande de l'habitant-client et observer l'environnement mais il/elle ne doit pas oublier qu'il/elle sera responsable de ce qu'il/elle va proposer à l'habitant-client et qu'il/elle doit lui faire comprendre ce qui peut être réalisable et ce qui ne l'est pas.

« Il ne faut donc pas prendre les architectes concepteurs d'espaces non conventionnels en quête de spatialité nouvelle, mais il faudrait couper les mains des architectes (et des entrepreneurs) qui négligent l'accompagnement des gestes quotidiens et de l'appropriation, car ces acteurs placent l'habitant dans de vraies conditions d'inquiétude [...] Siza rappelle par exemple que la vie dans une maison est appelée à être un cauchemar, compte tenu de la panne des « ampoule, robinet, égout, serrure, charnière, prise, ballon d'eau chaude, four, réfrigérateur, télévision » et des « tiroirs qui coincent, tapis qui se déchirent, papier peint, joints et lattes de parquet qui se

⁹⁹ F.P. Kilpatrick. Exploration in transactional psychology, 1961, in Edward T.HALL, La dimension cachée, Editions du Seuil, 1966, p.61

décollent, carreaux des azulejos qui se détachent et vitres qui se brisent, etc. [62] ». Il faut en effet que l'habitation fonctionne comme une montre de La Chaux-de-Fonds : étanche (à l'eau, au froid et à la chaleur, celle-ci étant dorénavant la plus menaçante), précise (dans l'ouverture des portes et fenêtres, dans la robustesse du second œuvre, dans la durabilité des sols) et sûre (contre l'intrusion et les atteintes à l'intimité). »¹⁰⁰

« Le même débat avait déjà cours dans les années 1970, lorsque De Carlo et Siza avançaient deux arguments pour revendiquer cette responsabilité : premièrement, l'architecte ne peut renoncer à son rôle et se contenter de retranscrire la demande des habitants ; deuxièmement, cette demande n'est pas réelle. [66]. Or, le postulat de la participation implique de reconnaître la compétence du collectif d'habitants comme maître d'ouvrage énonciateur du programme ; après quoi, en Italie, au Portugal, en Allemagne et ailleurs, l'architecte restera l'unique maître d'œuvre du projet. C'est donc bien le processus de séquences d'élaboration du programme, fait de négociations et d'allers-retours entre l'architecte et ses clients, qui distingue l'architecte participative. »¹⁰¹

L'architecte d'habitation doit prendre en compte l'avis de l'habitant-client. Dans mon étude d'habitation sur-mesure, l'architecture des habitations n'était pas cantonnée à un intérieur déjà défini. Les murs, les cloisons, les fenêtres, l'emplacement et même l'orientation de l'architecture ont été conçus par rapport aux dires de l'habitant. Par exemple, pour l'habitant n° 6, son discours sous-entendait une conception originale, non conventionnelle de son habitat. C'est pourquoi, j'ai opté pour la diagonale et l'asymétrie de son chez-soi pour coller à son idée. Au contraire de l'habitant n°10 qui dans ses dires avait un langage d'une architecture conventionnelle qui le plaçait déjà dans un appartement. Ainsi, le chez-soi de cet habitant est cloisonné dans une forme symétrique et standardisée à l'ambiance frivole.

L'architecte d'habitation conçoit un habitat pour l'habitant.

¹⁰⁰ Jean-Michel Léger, Usage, éditions de la villette passage, paris 2012 p.41

¹⁰¹ Idem, p.43_44

CONCLUSION

Donc si nous devons nous demander qu'est-ce qu'un chez-soi ? Il n'est pas seulement constitué des fonctions élémentaires de vie : manger, dormir, se laver mais d'une association d'éléments qui nous permettent de vivre et d'exister.

Il est vrai que dans les dires de Heidegger, le terme *habiter*, c'est *être*¹⁰², et Gaston BACHELARD rajoute et précise que l'être commence par le bien-être. Mais ils sont d'accord sur un point : pour se sentir *chez-soi*, il faut d'abord vivre, expérimenter, habiter et se constituer un bien-être, qui sera ce que l'on considère comme le *chez-soi*. En effet, le chez-soi est à l'image de notre personnalité. Nous avons toujours en mémoire notre maison natale qui caractérise nos gestes du quotidien. Cette dernière, si nous en gardons un souvenir de tranquillité, de sérénité et de confort, définit ce que nous appelons le foyer. Et même en étant déterritorialisé, si nous occupons une habitation différente par exemple, c'est la

¹⁰² Martin HEIDDEGGER, *idem*, p. 226

sécurité de nos gestes quotidiens qui nous rassure et nous ancre dans un espace étranger, sans identité, qui peut nous être inhospitalier. BACHELARD dit qu'il faut vivre pour bâtir sa maison et non bâtir sa maison pour y vivre et Heidegger dit « [...] *bâtir est déjà, de lui-même, habiter* »¹⁰³.

L'emploi du verbe habiter prend tout son sens lorsqu'il est accompagné des termes spatiaux comme occuper, salir, nettoyer, purifier, user, ranger, diminuer... C'est en prenant ses marques et en comprenant les systèmes de l'habitat que l'habitant s'approprie son environnement et le possède. Il est vrai que posséder un bien est une jouissance personnelle, mais la proximité entre bien public et bien privé n'est définie que par soi.

Tel un explorateur, un analyste, un psychologue, l'architecte d'habitation décèle les notes d'existence de l'habitant pour concrétiser les rêveries et matérialiser le chez-soi. Il/Elle matérialise ses demandes réelles sans être influencé par l'extérieur, afin de comprendre la personnalité de l'habitant, tout en observant les mécanismes de vie quotidienne de l'habitant vis-à-vis de son habitat. Chaque marque, souillure et désordre d'une nature inconsciente et instinctive, permettent de saisir l'importance que porte l'habitant à son habitat. Pour concevoir un chez-soi, l'architecte d'habitation propose un aménagement sensoriel, simple et utilitaire propre à l'identité de l'habitant et de l'habitat, afin que celui-ci puisse cultiver un sentiment de chez-soi.

Cependant, l'habitant se voyant de plus en plus envahi par des biens matériels, souhaite trier, ranger et changer ses

¹⁰³ Martin HEIDDEGGER, *Idem*. p. 171

possessions. De bien des manières, l'habitant souhaite se débarrasser de ses *richesses* afin de retrouver son soi intérieur. En diminuant son habitation, l'habitant doit reconsidérer sa manière de vivre et ses habitudes. En retrouvant ses besoins essentiels et primaires, l'habitant élargit ses attentes vis-à-vis de son habitation tel un habitant-voyageur.

Nous tentons de représenter un chez-soi de façon matérielle - logement ou habitation - mais le véritable chez-soi est plus spirituel, intime et ancré dans notre mémoire, notre culture et notre identité gestuelle. Le chez-soi pourrait se définir comme étant la représentation du bonheur pour la vie et l'existence de l'habitant. L'habitant forge, cultive son habitation afin d'en récolter un chez-soi car au final, tout n'est qu'une histoire d'adaptation, d'appropriation et de temps...

A chaque moment d'existence, le temps n'est-il pas tout simplement le chez-soi que l'on cherche tous ?

Il existe beaucoup de variantes qui mènent à la manière d'habiter. La culture et l'habitat du pays est un facteur important. Par exemple, un habitant japonais n'a pas la même appropriation de l'habitat qu'un habitant brésilien ou un habitant marocain. Sa culture, sa religion, son patrimoine architectural sont des compositions permettant de construire une habitation. Ainsi, nous pouvons nous demander, comment se construit un chez-soi au travers des autres pays ?

BIBLIOGRAPHIE

DEFINITIONS

Henri BENAC, Nouveau vocabulaire de la dissertation et des études littéraires, Paris, Editions Hachette, Faire le point, 1972

Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales CNRTL, Outils et Ressources pour un Traitement Optimisé de la LANGue, Ortolang « chez-soi », <http://www.cnrtl.fr/definition/chez-soi>, consulté le 28 mars 2018

CNRTL, « Vivre », <http://www.cnrtl.fr/definition/VIVRE>, consulté le 28 mars 2018

Synonymes et antonymes français, « chez-soi », <http://www.synonymes.com/synonyme.php?mot=chez-soi&x=0&y=0>, consulté le 28 mars 2018

Le Monde.fr Edition globale, « Vivre », <https://dicocitations.lemonde.fr/dico-mot-definition/141712/vivre.php>, consulté le 28 mars 2018

EXPERIENCES DU CHEZ-SOI

Georges Perec, Espèces d'espace, Galilée

John THACKWRAY, My Room, portrait d'une génération, Édition française, 1 mars 2017

Xavier DE MAISTRE, Voyage autour de ma chambre : Chapitre Expédition nocturne autour de ma chambre, édition libre, 1794

Pauline ZALAVARI, Carnet de voyage du Japon, écrire le 23 juin 2018

Pauline ZALAVARI, Habitation sur-mesure : Introduction, mars 2019

Sylvain GEORGE, Qu'ils reposent en révolte - Des figures de guerre, 153 minutes, Le 16 Novembre 2011, in, Patrick BARRES, Esthétique des arts, 22 février 2019

Hayao Miyazaki, Le Château dans le ciel (天空の城ラピュタ, Tenkū no shiro Rapyuta), 1986, Japon, 124 minutes

Hayao Miyazaki, Princesse Mononoké (もののけ姫, Mononoke hime), 1997, Japon, 134 minutes

Hayao Miyazaki, Mon voisin Totoro, Japon, 1988, 86 minutes,

Hayao Miyazaki, Kiki la petite sorcière (魔女の宅急便, Majo no takkyūbin), 1989, Japon, 102 minutes

Hayao Miyazaki, Le Voyage de Chihiro (千と千尋の神隠し, Sen to Chihiro no kamikakushi), Japon, 2001, 124 minutes

Hayao Miyazaki, Le Château ambulant (ハウルの動く城, Hauru no ugoku shiro), Japon, 2004, 119 minutes

Hayao Miyazaki, Mon voisin Totoro, (となりのトトロ, Tonari no Totoro) Japon, 1988, 86 minutes

Hayao Miyazaki, Le voyage de Chihiro, Japon, 2001, 124 minutes

Mamoru Hosoda, Kodo no Ame to Yuki, Japon, 117 minutes, 2012, 34 minute 07s

ANALYSES DE L'HABITAT

Jean Paul FILIOD, Le Désordre domestique : Essai d'anthropologie. Editions L'Harmattan, 01 octobre 2003

Perla SERFATY-GARZON, Chez-soi, les territoires de l'intimité. Editions Armand Colin, 27 novembre 2003

Yann NUSSAUME, Augustin Berque (préface), Tadao Ando et la question du milieu, Réflexion sur l'architecture et le paysage. Editions Le Moniteur, mai 2000

Gaston BACHELARD, La poétique de l'espace, Editeur PRESSES UNIVERSITAIRES DE France, Edition 11, 17 août 2012

Gaston BACHELARD, La terre et les rêveries du repos, Paris : José Corti, 1948

Michel DE CERTEAU, L'Invention au quotidien, tome 2 : Habiter, cuisiner, Editeur Folio. 15 février 1994

Martin HEIDEGGER, Essais et conférences, Edition Gallimard, 1 janvier 1980

Maurice MERLEAU-PONTY, Signes, Editeur Folio, 28 février 2001

Jacqueline RUSS, Les chemins de la pensée : Philosophie, Paris, Editions Armand Colin, 1988

Bruce BEGOUT, La découverte du quotidien, Allia, 2005

Junichirô TANIZAKI, L'éloge de l'ombre, édition française, Verdier, 2011

Dominique BUISSON, Le corps japonais, Hazan,

Maria Villela Petit, L'appropriation, p.6. in, SEGAUD BRUN et BONVALET, Dictionnaire critique de l'habitat et du logement, Paris, Editions Armand Colin, mars 2003

Pascal AMPHOUX, Lorenza MONDADA (1989), Le chez-soi dans tous les sens », Architecture et Comportement, Lausanne Vol. 5, n°2.

Jean-Michel LEGER, Usage, éditions de la villette passage, paris 2012

ZALAVARI, L'enveloppe comme interprétation de l'espace dans un contexte architectural, Pauline séminaire Licence 3_ADST Espace/environnement, ISCID, 2016/2017

Pauline ZALAVARI, L'expérience ou l'expérimentation dans un contexte architectural, séminaire Licence 3_ADST Espace/environnement, ISCID, 2016/2017.

Gustave-Nicolas FISCHER, La psychosociologie de l'espace, PUF, Que-sais-je ?, 1981

Patrick DECLERCK. Le sang nouveau est arrivé, l'horreur sdf, Gallimard, Paris, 2005.

Florent Champy, Sociologie de l'architecture, Editions La Découverte, Paris 2001,

Perla SERFATY-GARZON, Chez soi, les territoires de l'intimité, Armand Colin, Paris, 2003.

Perla SERFATY-GARZON, Habiter, Armand Colin, Paris, 2003.

LES ARTICLES D'ARCHITECTURE & COMPORTEMENT / ARCHITECTURE & BEHAVIOUR (1981 à 1995) VILLELA-PETIT Maria, Le chez-soi espace et identité, Volume 5, no. 2, p. 127-134

Gilles BARBEY, L'évasion domestique : Essai sur les relations d'affectivité au logis, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 1990.

Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes, 1990.

Philippe Bonnin et Masatsugu Nishida, « Regards japonais sur l'espace domestique parisien », EspacesTemps.net, <https://www.espacestems.net/articles/regards-japonais-sur-espace-domestique-parisien/> , Mis en ligne le 12 juin 2006, Consulté le 3 janvier 2019

RCR architectes (Rafael Aranda, Carme Pigem et Ramon Vilalta), Musée soulage, <https://musee-soulaiges.rodezagglo.fr/musee/presentation/approche-architecturale/> , consulté le 25 avril 2019

Selon l'article des Presses universitaires de Rennes 2006. Sylvette Denèfle, Sabrina Bresson, Annie Dussuet, Habiter Le Corbusier : Pratiques sociales et théorie architecturale, Editeur PU Rennes, 21 août 2006

CONSULTATIONS PERSONNELLES

Maurice HALBWACHS, La mémoire collective, Edition Albin Michel, 1997

Philippe COMAR, La perspective en Jeu, Les dessous de l'image Gallimard, 1992

Gérard DELEDALLE, Théorie et pratique du signe, introduction à la sémiotique de Charles S. PIERCE Payot, Paris, 1979.

FREUD, Cinq leçons sur la psychanalyse, petite bibliothèque payot, (Cinq leçons prononcées en 1909) Traduction de l'Allemand par Yves Le Lay, 1921.

Women in the World, « Cara Delevingne interviewed by Rupert Everett », Ajoutée le 10 oct. 2015, https://www.youtube.com/watch?v=umlJgWK_Xxo&fbclid=IwAR0IPPE8c88KgZDt30sTvyefoT0FYN1pLteflpXqINdXEBvRmwWWZVHmssE, consulté 14 mai 2019.

Sydney Mornung Herald, <https://archives.smh.com.au/>, 2011, consulté le 06 avril 2019